

Je vous propose ce mois-ci trois larges extraits du remarquable roman de Vladimir VOLKOFF, « L'hôte du Pape ». Ce roman raconte l'histoire d'Ivan Galkine, qui sera tout à tour simple soldat soviétique durant la Deuxième Guerre mondiale, le plus jeune général-major de l'infanterie, moine, prêtre, pour finir métropolite de Leningrad et général du KGB. Cette épopée se terminera tragiquement lors de son entrevue avec le Pape Jean-Paul 1<sup>er</sup>. Cette entrevue donnera l'occasion aux deux hommes de parler sans détour de ce qui les éloigne et de ce qui les rapproche sur le plan

ecclésial. Ce roman est l'occasion de découvrir le quotidien de « vraies gens » dans les milieux aussi différents que les services secrets Soviétiques, l'Église Orthodoxe en URSS et les arcanes du Vatican.

C'était aussi ces jours-ci, la semaine de prière pour l'unité des Chrétiens. Vous trouverez à la fin du bulletin les deux sermons prononcés à Beauvais lors de la célébration du 22 janvier dernier.

Père Nicolas

Renseignements complémentaires : contactez père Nicolas ([nicolas\\_k@club-internet.fr](mailto:nicolas_k@club-internet.fr) 03 44 39 75 71).

## L'hôte du Pape (extraits)

Vladimir VOLKOFF  
Éditions du Rocher – 2004

### AVANT-PROPOS

*Albino Luciani fut élu pape le 26 août 1978, prit le nom de Jean-Paul 1<sup>er</sup>, fut sacré le 3 septembre, mourut le 28.*

*Le 6, il donna audience à l'archevêque Nikodim, métropolite de Leningrad. Ils s'entretenaient seul à seul, apparemment en français, la seule langue qui leur fût commune.*

*L'archevêque mourut inopinément dans les bras du pape qui lui donna l'absolution. Après quoi, Jean-Paul jer déclara : « Jamais je n'avais entendu d'aussi belles paroles sur l'Église ; je ne puis les répéter ; cela reste un secret. »*

*La relation entre les deux décès semble avoir bizarrement échappé aux journalistes comme aux historiens, ce qui ne les a pas empêchés d'émettre des hypothèses sur la mort du pape, certains formulant des accusations injustifiées, d'autres escamotant des faits troublants.*

*Le métier du romancier est différent : il consiste non pas à découvrir l'inconnu, mais à imaginer le vraisemblable.*

*C'est pourquoi tous les personnages de ce roman sont imaginaires, même s'ils ont tel trait en commun avec des personnages réels. En particulier, si Mgr Ilia meurt bien dans les bras du pape, ni son caractère ni sa biographie ni son âge ne correspondent à ceux de Mgr Nikodim.*

*La seule figure partiellement empruntée à la réalité est celle du pape lui-même, parce que l'auteur eût trouvé de mauvais goût de présenter un pape de fantaisie, surtout aussi récent. L'humour, l'humilité, l'obsession de la justice sociale sont donc ceux de Jean-Paul 1<sup>er</sup>, mais ce n'est pas un pape qui est présenté ici, c'est LE PAPE.*

V. V.

[...]

5

Si la Russie spirituelle a un cœur, il bat à 71 kilomètres au nord-nord-est de Moscou, au monastère

de la Trinité-Saint-Serge, auquel le gouvernement communiste avait, sans doute par dérision, donné en 1930 le nom de Zagorsk, tiré de Zagorsky, pseudonyme révolutionnaire d'un bolchevik d'origine juive, Volf Mikhelevitch Lubotsky. Les moines avaient été expulsés, certains emprisonnés ; 2 500 kilos d'objets liturgiques en argent confisqués, une cloche de 67 tonnes coulée en lingots.

Mais, au cours de la Deuxième Guerre mondiale, Staline avait compris qu'il ne tirerait pas grand-chose du peuple russe s'il continuait à le persécuter dans sa religion. Au XIV<sup>e</sup> siècle, saint Serge avait béni les armées russes qui allaient repousser les Tartares dans leurs steppes, il avait envoyé deux moines, Péresvète et Oslabia, combattre contre eux sous le prince Dmitry Donskoï ; le monastère-forteresse avait victorieusement résisté à l'invasion polonaise du début du XVII<sup>e</sup> ; dans l'atmosphère patriotique qui régnait au lendemain de la guerre, saint Alexandre Nevsky ayant déjà été le héros d'un film d'Eisenstein, la réhabilitation d'un saint aussi présentable que Serge de Radonège s'imposait. Les bâtiments du monastère lui furent restitués, et les reliques du saint de la patrie regagnèrent la cathédrale construite pour les abriter.

À la fin de la guerre, les moines affluèrent : des vieux qui se terraient depuis vingt-cinq ans, des jeunes élevés dans des familles restées croyantes, et puis un ramassis d'hommes déboussolés par la Révolution et la guerre, et qui avaient compris qu'il ne fallait pas chercher la vérité dans ce monde-ci. On relevait les remparts, on réparait les toitures. On mettait de l'or sur les coupes de la Trinité, du bleu sur le bulbe du Saint-Esprit, du bleu et de l'or sur les oignons de la Dormition. On s'occuperait en temps utile de l'Église-sur-la-porte, de l'Église-sur-le-puits, du clocher, des Saints-Zossime-et-Savaty, de Saint-Michée et de Sainte-Purascève, de Notre-Dame-de-Smolonsk ...

Aux quatre coins de la Russie des chrétiens se privaient du nécessaire pour assurer à Saint-Serge ce qui leur paraissait être l'indispensable.

L'archimandrite<sup>1</sup> Kiril était un petit homme émacié, fragile, desséché, qu'on aurait cru bâti avec des allumettes. Depuis trois jours, il observait le manège d'un colosse en uniforme, sans insignes de grade, qui, debout au fond de la cathédrale, assistait à tous les services de la journée, sans jamais faire un signe de croix, sans jamais se prosterner, sans jamais planter un cierge sur un chandelier. Quelquefois, il s'approchait de la châsse d'argent massif contenant le corps intact de saint Serge ; quelquefois, il s'arrêtait devant la reproduction de la Trinité de Roublev – l'original avait été transporté dans un musée de Moscou –, et alors, il semblait tendre l'oreille vers la musique divine que jouent à l'infini les trois anges atablés figurant les trois Personnes de La Trinité. Le quatrième soir, comme l'archimandrite faisait le tour de l'église, encensant les icônes une à une et les fidèles un à un, il s'arrêta devant le colosse et lui dit :

– Tu m'attendras ici après les vigiles.

Et lorsque tous eurent quitté l'église, l'archimandrite vint chercher l'inconnu, qui l'avait sagement attendu debout dans un coin. Ils sortirent. On était au début de septembre, le soleil se couchait, les derniers merles sifflotaient faiblement, les derniers dahlias faisaient de la présence.

– Asseyons-nous, dit Kiril.

Ils s'assirent. L'archimandrite ne pesait pas plus qu'un oiseau ; sous le poids du militaire, le banc de bouleau plia.

Kiril était un pêcheur d'hommes. Il demanda avec une familiarité brutale

– Toi, c'est qui ?

– Galkine.

– Prénom ?

– Traktor.

– Ce n'est pas un prénom chrétien. Militaire ?

– Été.

– Grade ?

Le militaire haussa l'épaule.

– Général-major.

Et puis il eut un sourire, mi-fat mi-humble ;

– Le plus jeune de l'armée Rouge. Dans l'infanterie.

– Tu aurais pu y rester ?

– Eux voulaient.

– Qu'est-ce que tu cherches ?

– Sais pas.

– Tu crois en Dieu ?

– Sais pas. Plutôt non.

– Tu es baptisé ?

– Sais pas.

Kiril réfléchit. L'uniforme de Galkine était poussièreux, usé jusqu'à la corde et, sur la charpente robuste, il ne restait plus beaucoup de chair. Les yeux bleus voilés s'étaient renfoncés dans les orbites comme des escargots rentrant dans leur coquille. Il portait longs ses cheveux d'un blond filasse, ce qui contrastait avec sa tenue militaire : sans doute n'avait-il personne pour les lui couper. Mais il avait les ongles méticuleusement propres. Il semblait s'exprimer avec difficulté, comme un homme qui n'a pas parlé pendant longtemps.

– Pourquoi es-tu venu ?

Sans doute Traktor Galkine ne s'était-il jamais encore posé cette question dans ces termes-là. Il chercha une réponse. Enfin :

– Difficile à dire, vous savez... il me semblait... que je vous en devais un.

Le père Kiril fronça les sourcils, qu'il avait noirs et mellés d'argent

– Un quoi ?

– Un pope.

L'archimandrite ne réagit pas devant le mot qui, en russe, est péjoratif. Il comprit que son visiteur ne l'avait pas utilisé dans ce sens.

– Pourquoi nous dois-tu un prêtre ?

– En échange.

– De quoi ?

– D'un mort.

Et Galkine ajouta, sur le ton de la réminiscence, comme si cela changeait quelque chose :

– Il avait une mitre, vous savez.

Le père Kiril avait reçu beaucoup d'hommes cherchant refuge au monastère. Jamais un qui vint pour régler une dette. Que pouvait valoir une vocation pareille ? Il demanda :

– Tu as faim ?

– Oui.

– Viens au réfectoire.

Un mince croissant de lune montait dans le ciel entre les branchages.

## 6

En religion, le nouveau ne savait rien.

Rien qu'une masse incohérente de choses où se mêlaient la pomme coincée dans le gosier d'Adam, la côte manquante au flanc des mâles, le séjour de Jonas dans la baleine, l'utilisation liturgique d'une langue à peu près incompréhensible, la question-scie « Dieu qui est tout-puissant peut-il faire une pierre si lourde qu'il ne puisse pas la soulever ? » et saint Ilia parcourant le ciel dans son char, chaque fois que grondait le tonnerre.

L'archimandrite Kiril était un homme intelligent et simple. Jamais il n'avait mis en doute une seule affirmation de l'Église, jamais il ne s'était demandé s'il fallait les prendre littéralement ou symboliquement. Il commença par expliquer la création du monde, la chute et la rédemption. Quand il vit qu'aucun de ses axiomes ne choquait son ouaille, il lui dit :

– Si tu veux devenir chrétien, tu dois être baptisé.

– Baptisez-moi, répondit le catéchumène.

– Il est possible que tu l'aies déjà été, mais nous avons élaboré une formule spéciale que nous ajoutons au rite : « Je te baptise pour le cas où tu ne l'aurais pas déjà été. »

Galkine, qui, sans le savoir, l'avait été deux fois, n'y voyait pas d'inconvénient.

Il fallut choisir un prénom.

– Il y a deux traditions russes, dit Kiril. Dans les familles de la noblesse on donne souvent au fils aîné le prénom du grand-père paternel ; au puîné, celui du maternel ; au cadet, celui...

1 Distinction supérieure parmi les moines prêtres.

– Je ne suis pas de la noblesse.

– Dans les familles du peuple, les enfants portent le prénom de l'un des saints qui patronnent le jour de leur naissance.

– Je le veux bien.

– Quel jour es-tu né ?

– Le 24 novembre.

Kiril chercha dans son synaxaire.

– Le 24, nous avons le choix : saint Pierre d'Alexandrie, hiéromartyr, saint Malc de Syrie, saint Canon et saint Hermogène, morts dans la paix, saint Christophe et saint Chrysogone, morts par le glaive, saint Alexandre de Corinthe, martyr, saint Grégoire, ascète, saint Marc de Bithynie, saint Théodore d'Antioche, martyr, Mercure de Smolensk, martyr, saint Simon, ermite, saint Luc, économiste du monastère des Grottes de Kiev, et saint Kliment, hiéromartyr, pape de Rome. Comment veux-tu t'appeler ?

– Je ne veux pas m'appeler comme un pape de Rome, dit Galkine.

– Pourquoi ?

– Sais pas.

Et, ressortant du fond de sa mémoire un mot dont il ne connaissait pas la signification :

– C'est des hérétiques.

Kiril le regarda avec ironie :

– Tu ne sais pas si tu crois en Dieu, général, mais tu sais qui sont les hérétiques ! Je te félicite. Apprends qu'à l'époque de Kliment, c'est-à-dire au premier siècle après la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, les papes de Rome n'étaient pas encore hérétiques. Kliment lui-même est cité par le bienheureux apôtre Paul dans son épître aux Philippiens comme l'un de « ses compagnons de travail dont les noms sont inscrits au livre de la vie ».

– Je ne pourrais pas m'appeler Ilia ?

– Il n'y a pas de raison. Tu t'appelleras Kliment. Maintenant, tu dois te confesser.

– Qu'est-ce que c'est que me confesser ?

– C'est raconter à Dieu ce que tu as fait de mal, pour qu'il te pardonne.

– À Dieu ?

– En ma présence. Et c'est moi qui te transmettrai son pardon.

La confession dura trois jours. Le futur Kliment pleura beaucoup. Il pleurait tantôt sur ses propres péchés, tantôt sur les femmes nues collées ensemble à Radovo, tantôt sur ses hommes souillés par le massacre et le viol. Pour les Allemands qu'il avait tués, il voulait bien avoir pitié d'eux, comme il avait pitié de ses propres morts, mais de repentir point. Quant à Zlatogor, il lui apparaissait comme Satan, et il niait qu'on pût être coupable envers Satan. L'archimandrite finit par l'admettre au baptême qui, du coup, absoudrait ses péchés.

Ils dormaient dans la même cellule. La veille du baptême, en pleine nuit, Kliment réveilla son maître :

– Père, je vais communier demain ? Vous avez eu beau m'expliquer, mais... Manger le Corps ? Boire le Sang ? Je ne comprends pas.

La lune était pleine et sa clarté entraînait à flots par la fenêtre. Les visages blancs et barbus des deux

hommes étaient tout près l'un de l'autre : le vieux chenu, buriné, sage ; le jeune hirsute, tourmenté, tout en saillants et en creux. Kinil répliqua :

– Crois-tu que je comprenne, moi ? Dors en paix, mon fils. Ce que nous ne comprenons pas, Lui le comprend à notre place. Les ténèbres ne peuvent pas saisir la lumière : cela ne l'empêche pas de luire.

Le lendemain, dûment baptisé par immersion, Kliment commença son noviciat.

Il voulut pratiquer les travaux les plus durs, bêchant, piochant, poussant les brouettes, portant les tinettes, recommençant quand il avait fini, cherchant à user sa force physique contre la réalité du monde. En même temps, il prétendait faire assaut d'ascétisme avec les plus grands saints. Le Stylite se contentait de cinq figues par jour, pourquoi Kliment mangerait-il davantage ? Saint Serge ne consommait que du pain et de l'eau, encore jeûnait-il le mercredi et le vendredi : pourquoi Kliment n'en ferait-il pas autant ? Se priver toujours plus de jour en jour lui apportait des satisfactions, comme s'il se prenait au jeu. Et si la ration quotidienne était de quarante prosternations, pourquoi lui n'en ferait-il pas quatre-vingts ? Il fallut que l'archimandrite, ascète lui-même, lui reprochât l'orgueil qui causait ces excès : de tels tours de force n'avaient aucune valeur par eux-mêmes ; ils étaient destinés à rendre la prière facile et non la vie insupportable.

Alors Kliment s'absorba dans la prière ; mais, ne sachant pas prier avec ses propres mots, il apprenait par cœur les longues invocations de saint Jean Chrysostome, de saint Syméon Métaphraste, de saint Jean Damascène, celles de saint Basile le Grand, plus longues encore. Il les apprenait en slavon.

– Tu lis donc le slavon ? s'étonna un jour l'archimandrite. Où l'as-tu appris ?

Kliment, intimidé, fit un geste d'ignorance. Il entendait ces textes si souvent pendant les offices qu'il avait commencé à les lire dans les livres sans s'apercevoir qu'il déchiffrait des signes qu'il ne connaissait pas. Différents des caractères russes, les slavons avaient une efflorescence propre, des pétales épanouis, des racelles enroulées, et ils lui parlaient comme parle la forêt : il entendait la voix de chacun d'entre eux et aussi le chœur qu'ils composaient ensemble.

Mais ses plus grandes joies, Kliment les trouvait dans la liturgie.

Il avait tout de suite compris que le rite n'était pas une invention arbitraire des hommes, mais l'imitation, quelquefois maladroite, de la liturgie céleste. « Nous qui, mystiquement, représentons les chérubins », chantent les fidèles au cours de la préparation à l'Eucharistie.

Kliment aimait que les gestes les plus fréquemment utilisés pendant les offices fussent les inclinaisons et les baisers : on s'inclinait devant la croix, devant les icônes, devant les prêtres, devant les acolytes, devant les autres fidèles, devant le siège de l'évêque absent : on baisait la croix, les icônes, l'Évangile, les reliques, la main du prêtre, les prêtres se baisaient la main entre eux avant de s'embrasser.

Ce tendre respect de l'autre, cela lui plaisait. Cela devait se passer de même dans le Royaume.

« Nous ne savions plus si nous étions sur la terre ou au ciel » : en ces termes, les envoyés du futur saint Vladimir, encore païen, lui avaient rendu compte de la liturgie à laquelle ils avaient assisté à Sainte Sophie. Kliment sentait que l'Église n'avait guère changé depuis cette époque, qu'on y était non pas comme au ciel, mais déjà au ciel.

Il n'eut pas de mal non plus, porté qu'il était par le réalisme quotidien de la liturgie, à accepter en lui-même les grands mystères de la foi. De quoi se serait-il étonné ? De la naissance virginale ? Si le Fils de Dieu avait résolu de devenir homme (et non pas de se déguiser en homme), il lui fallait naturellement une mère terrestre, comme à tout le monde, et il ne lui fallait surtout pas de père terrestre, puisqu'il en avait déjà un aux cieux. De la croix ? il était clair que, si Dieu avait décidé de prendre sur lui le sort de l'homme, il devait descendre jusqu'au fond du malheur. De la résurrection des corps ? Si Dieu avait créé le monde à partir de rien, il était sûrement capable de le reconstruire à partir de ce qu'il aurait sous la main.

Kliment avait été heureux toute sa vie, mais jamais autant que maintenant, dans son dénûment, dans son obéissance, dans sa volonté de n'être rien que le serf de Dieu et le serviteur de ses frères, auxquels il se dévouait d'autant plus humblement qu'il se rappelait le temps où il se faisait servir lui-même par ses plantons : maintenant, c'était son tour.

Son grand désir était de devenir moine, pour consommer sans retour son abandon du monde et son entrée au service intégral de Dieu.

C'était le père Kiril qui retardait de mois en mois, de semaine en semaine, le moment fatal de la prise d'habit, Non qu'il doutât de la vocation de son disciple, ni qu'il le trouvât trop peu instruit encore des choses de la religion : certains des moines les plus évangéliques qu'il eût connus étaient illettrés et peut-être n'en brûlaient-ils que d'un zèle plus pur. Mais quelque chose en Kliment inquiétait Kiril : il le présentait promis à un grand destin, et quel grand destin un moineillon pouvait-il trouver dans une Église, assurément moins persécutée que dans le passé, mais toujours exclue de la société ?

Cependant, Kiril savait que Kliment lui avait ouvert son âme jusqu'au fond, comme on assèche un lac, et il n'y avait pas de raison religieuse de s'opposer à une volonté aussi fervente. Kiril pria et s'inclina. Il voulut cependant poser encore une question à son disciple, et même, il lui tendit un piège :

– J'ai prié pour toi, lui dit-il un jour après matines, comme ils marchaient sous les bouleaux du monastère, et le Seigneur accepte ton sacrifice : tu revêtiras le Grand Schème.

Si respectueux qu'il se montrât toujours, Kliment s'arrêta et, le sourcil froncé, dominant le frère Kiril de toute sa masse :

– Quel sacrifice ? C'est ma joie.

Kiril se jeta dans ses bras

– Fils, pardonne-moi de t'avoir méconnu.

Il lui expliqua que la prise d'habit équivalait à une nouvelle naissance.

Sais-tu déjà quel prénom de moine tu souhaites prendre ?

Une expression de gratitude passa dans les yeux de Kliment :

– Ilia.

## 7

Ilia reçut le Grand Habit à l'intérieur même de la cathédrale de la Trinité, à quelques pas de la châsse d'argent repoussé d'où le saint imputrescible continuait depuis six siècles à rayonner sur la Russie.

Les vêtements sacrés que le nouveau frère allait revêtir avaient passé la nuit sous l'autel, s'emplissant peu à peu de la sainteté accumulée par des dizaines de milliers d'Eucharisties célébrées dessus. Le chœur des moines chanta les hymnes « *Bon Maître, rends-moi digne de porter ton joug suave et ton fardeau léger* » et « *Celui qui s'approche dans la joie, Vierge toute pure, dénoue les liens de ses péchés, brise la cédule de ses transgressions* » et « *Je me prosterne devant toi, unique Timonier : tends-moi la main comme à Pierre* ».

Prosterné devant les portes royales, Ilia entendit « Seigneur, Seigneur, regarde du haut du ciel, visite cette vigne et fortifie ce que ta droite a planté ». Puis, l'officiant le releva, et le dialogue fatidique s'engagea entre eux :

– Que cherches-tu en te prosternant devant le divin autel et cette sainte communauté ?

– La perfection de l'ascèse.

– Désires-tu prendre l'habit angélique ?

– Avec l'aide de Dieu.

– Est-ce de plein gré ?

– Oui.

– N'est-ce point par nécessité ou par contrainte ?

– Non.

– Renonces-tu au monde ?

– Oui.

– Promets-tu de rester dans l'ascèse jusqu'à ton dernier souffle ?

– Avec l'aide de Dieu.

– Promets-tu d'observer l'obéissance jusqu'à la mort ?

– Avec l'aide de Dieu.

– Supporteras-tu toutes les peines de la vie monastique ?

– Avec l'aide de Dieu.

– Promets-tu de te garder dans la chasteté et la piété ?

– Avec l'aide de Dieu.

– Considère, mon enfant, psalmodiait le prêtre, corpulent et mitré, les serments par lesquels tu t'engages devant le Christ notre Dieu : les anges y assistent de manière invisible et consignent cette profession dont tu rendras compte à la seconde venue de Notre Seigneur Jésus-Christ. À partir de ce jour, considère-toi comme crucifié au monde et mortifié par le plus parfait renoncement. Exulte d'allégresse et de contentement, car aujourd'hui le Seigneur Dieu t'a choisi, il t'a placé devant sa face

dans cette garde d'honneur qu'est l'ordre monastique, dans la cohorte de ceux qui aux anges sont pareils.

Le diacre, un grand escogriffe, posa les ciseaux sacrés sur l'Évangile, et le prêtre prononça :

– Voici que le Christ est invisiblement présent.

Considère que personne ne te contraint à prendre cet Habit, que c'est toi qui délibérément désires le Grand Habit angélique.

– Délibérément.

Alors le prêtre prononce ces mots terribles :

– Prends les ciseaux et donne-les-moi.

Ilia les tend au prêtre qui les repose sur l'Évangile.

– Prends les ciseaux et donne-les-moi.

Ilia les tend de nouveau, et, de nouveau, le prêtre les refuse.

– Prends les ciseaux et donne-les-moi !

Cette fois-ci, la troisième, c'est pour de vrai, c'est jusqu'au dernier souffle, c'est pour l'éternité. Ilia n'a pas une hésitation, pas un regret. Il n'est qu'ardeur, que fièvre. Il tend les ciseaux comme il montait à l'assaut.

Le prêtre fait une tonsure cruciforme sur la tête d'Ilia :

– Au Nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

La chose est consommée, le rite de l'habillement commence.

Un à un, Ilia baise et revêt le cilice, la tunique, le scapulaire, la ceinture de cuir, la coule accompagnée de l'analave orné des instruments de la Passion brodés rouge sur noir, le mandias sans plis qui doit le préserver « des élucubrations de son raisonnement et des sophismes de sa volonté », les sandales qui lui serviront à « annoncer la bonne nouvelle de la paix » et à « s'acquitter avec patience et vigilance des offices de la nuit et du jour ». Le chœur chante qu'il est « comme un nouvel époux couronné du diadème et comme une mariée parée de ses bijoux ». Et en vérité il est fou de joie ; sans Irrévérence, il se dit :

« C'est encore mieux que le jour où j'ai mis mon uniforme pour la première fois. »

Les moines défilent un à un devant lui et, en l'embrassant, lui posent tous la même question :

– Quel est ton nom, frère ?

Lui, rempli d'une jubilation surnaturelle, comme un nouveau-né qui découvrirait soudain qu'il sait parler, les embrasse avec effusion les uns après les autres, et leur répond à chacun :

– Ilia, frère. Je m'appelle Ilia !

Tantôt il le chuchote comme un secret, tantôt il le tonitrué comme une proclamation. Il s'appelle Ilia. Il est heureux de s'appeler Ilia. L'Église a de nouveau un prêtre qui s'appelle Ilia.

Le prêtre donne lecture de l'Évangile :

« Le Seigneur dit : Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi... (Ceux d'Ilia sont morts pendant la guerre.) Qui ne prend pas sa croix et ne vient pas à ma suite n'est pas digne de moi... (La croix ? Ilia ne désire pas autre chose.) Chargez-vous de mon joug... et vous trouverez le repos pour vos âmes. »

Le prêtre pose le Livre sur la tête d'Ilia, comme

pour en transvaser la sagesse, l'illumination. Encore quelques prières, et c'est terminé le vieil homme Kliment est enterré aussi profondément que le vieil homme Traktor – quant à Ilarion, il n'a jamais vraiment existé : Ilia est un homme neuf.

## 8

Les mois qui suivirent furent les plus heureux de la vie d'Ilia.

Il n'avait rien, il n'était rien, et il s'emplissait de Dieu.

La foi lui paraissait une chose simple, qu'il acceptait en bloc. Il lui semblait tout aussi important que le Corps et le Sang du Christ fussent présents dans le pain et le vin et qu'on encensât les prêtres trois fois, mais les évêques, neuf. Il se retrouvait, à peu de choses près, dans l'état d'esprit où, à l'armée, il ne voyait pas de différence entre des affirmations telles que « le lieutenant en premier porte trois étoiles » ou « la ligne de mire part de l'œil, passe par le cran de visée et le guidon pour aboutir à la cible », ou « il faut dégoupiller la grenade avant de la lancer ». Il n'y avait pas de perspective, dans la foi d'Ilia, pas de relief : tout était sur le même plan. Ainsi croient les enfants, et c'est pour cela qu'ils sont heureux dans leur foi.

L'archimandrite Kiril lui enseigna la prière dite de Jésus « Jésus-Christ, fils de Dieu, prends pitié de moi, pécheur », une des préférées de saint Serge lui-même, et Ilia se révéla doué pour la répéter inlassablement, des heures durant, tout en travaillant de ses mains. Il inspirait sur la première partie et expirait sur la seconde, comme on le lui avait appris, jusqu'au moment où l'ensemble commençait à se prier tout seul, répandant une sensation de chaleur dans sa poitrine. Comme le père Kiril lui apprenait que c'était là la pratique des hésichastes, il voulut savoir qui étaient les hésichastes, et le père Kiril lui parla du mont Athos et de saint Grégoire Palamas et des Énergies de Dieu : Ilia se découvrit alors un intérêt pour la théologie. Tout ce qui entraînait en lui, de l'agripnie de Noël, qui avait duré toute la nuit, au passereau auquel il avait jeté quelques miettes de pain dans la neige, du seau d'eau, qu'il avait porté à la place d'un vieux moine paresseux, aux récits du pèlerin russe qui réjouissaient ses veilles, tout concordait et s'additionnait pour nourrir sa foi.

Le monastère de la Trinité-Saint-Serge était devenu pour lui une forteresse où trônait Dieu. Une forteresse assiégée par un monde sans Dieu.

Il lui arrivait, aux rares heures de repos qu'il s'accordait, de faire le tour du monastère par l'extérieur, et ce n'était jamais sans un frisson d'angoisse qu'il en sortait, mais il aimait admirer les grosses tours qui le protégeaient, et, bien qu'elles portassent des noms fort séculiers, il trouvait dans leur forme massive et dans leur passé héroïque un complément d'assurance. Voici la tour au Sel, et la tour aux Canards, et la tour à l'Oignon, voilà la tour des Menuisiers et celle des Mendians, et elles étaient toutes bénies pour le service de Dieu et de saint Serge dont les reliques illuminaient le monastère du fond de leur châsse d'argent.

À travers cela, et malgré les prodiges d'humilité auxquels se livrait l'ancien général, il ne pouvait s'empêcher de prendre un certain ascendant sur les autres moines. Dès son arrivée, il avait su plus de choses qu'eux sur la vie dans le siècle ; à force de répéter par cœur les textes liturgiques et de chercher à les comprendre, à force de lire et de relire l'Écriture et d'en constater les antinomies superficielles et l'harmonie profonde, il en arrivait, lui si ignorant naguère, à connaître leur religion mieux qu'eux. Et il était toujours prêt à aider : commenter un passage difficile, justifier un ordre inattendu, soulever un sac trop lourd ou dépanner un camion.

Cela ne pouvait échapper à l'archimandrite Kiril ni à l'higoumène du monastère. Un jour l'higoumène dit à l'archimandrite :

– Cela me fait de la peine, mais je pense que ce serait un péché de garder le frère Ilia plus longtemps parmi nous.

L'archimandrite tenta de protester :

– Je sais ce que vous voulez dire, père higoumène : ils ont besoin de lui ailleurs. D'un autre côté, si nous nous privons volontairement de nos meilleurs éléments... Les monastères sont des tours de guet et les moines, des sentinelles. Dans notre monde devenu fou, il faut encore quelques vierges sages pour veiller en attendant l'Époux.

Ils marchaient dans les jardins, et les feuilles crissaient sous leurs pieds.

– Moi aussi, je sais ce que vous voulez dire, père archimandrite. Mais rappelez-vous saint Paul : l'Esprit distribue ses dons comme il lui plaît ; il y a des sages, des savants, des mystiques, des guérisseurs, des polyglottes... Tout le monde ne peut pas tout faire. Il faut cependant que chacun porte fruit selon les talents qu'il a reçus. La fonction du moine est primordiale, ce n'est pas moi qui vous contredirais, mais il y en a d'autres qui sont primordiales aussi et que chaque moine n'est pas capable d'exercer. Ajoutez à cela qu'un moine ne peut pas en consacrer un autre. Il y faut un prêtre qui a reçu l'imposition apostolique. Ajoutez encore que les monastères ne sont pas des fins en soi. Des tours de guet, oui, des pépinières, des incubateurs... Notre Seigneur ne nous a pas commandé d'édifier des monastères où nous nous sentirions au chaud entre nous, mais d'aller évangéliser les nations au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

L'higoumène se signa en levant son regard vers la croix d'or à huit branches qui brillait au sommet du clocher blanc et bleu. Kiril soupira :

– Il en sera comme vous le souhaitez, père higoumène.

– Oh ! mais je ne le souhaite pas. J'essaie, seulement, d'utiliser au mieux les compétences de chacun, fût-ce contrairement à mes souhaits. Vous êtes le père spirituel du frère Ilia : c'est vous qui lui parlerez.

L'archimandrite fit venir Ilia, le questionna sur le présent, sur l'avenir. Était-il satisfait de sa vie au monastère ? Ne regrettait-il rien ? Avait-il des désirs ? Des ambitions ?

Ce n'était pas là le ton sur lequel Kiril s'entrete-

nait d'habitude avec les moines dont il avait la responsabilité. Il s'enquêrait plutôt de l'état de leur conscience, et n'hésitait pas à leur infliger des pénitences sévères. Ilia fut surpris, mais ne le montra pas : ce n'était pas à lui à juger son supérieur. Oui, il était satisfait. Non, il ne regrettait rien. Il n'avait d'autre désir et d'autre ambition que de vivre comme il vivait, aussi longtemps qu'il plairait à Dieu.

Kiril insista. Ilia n'avait-il pas de ces crises d'acédie qui minent les moines les plus vertueux ? Non, il ne s'ennuyait jamais, il trouvait la vie magnifique. Avait-il des visions ou était-il tenté par le désir d'avoir des visions ? Non, il n'en avait pas ni ne se croyait digne d'en avoir. Par exemple, n'avait-il jamais vu saint Serge marcher la nuit sur les remparts, comme beaucoup de moines affirmaient en avoir été témoins ? Non, Ilia n'avait jamais rien vu de tel.

– Les démons te laissent-ils tranquille ? Je ne parle pas nécessairement de démons à cornes et à pieds fourchus. Ne sens-tu pas en toi ou autour de toi la présence de forces mauvaises que ta piété dérangerait ?

– Je ne dois pas en avoir assez pour les déranger.

– Tu ne te confesses jamais de pensées impures. Pourtant, tu es jeune et vigoureux. La chair ne te tourmente-t-elle pas ?

– Il me suffit de penser à cet amas de femmes à moitié mortes dont je vous ai parlé pour que la bête en moi baisse la tête.

Kiril laissa passer un long silence. Il aurait préféré qu'Ilia offrît de lui-même l'occasion de lui proposer un changement de vie, mais manifestement, cela ne serait pas. Il durcit sa voix

– J'ai à te communiquer une décision du père higoumène. Tu vas accéder à l'hypodiaconat, au diaconat et... à la prêtrise.

Ilia tomba à genoux.

– Non, mon père, non. Je n'en suis pas digne. Laissez-moi rester un pauvre moine comme je le suis. Je n'ai pas d'autre désir que de m'humilier jusqu'à terre.

Et il heurtait le plancher du front.

Kiril se leva.

– Tu remplis bien mal, mon fils, ton vœu d'obéissance. Lorsque notre père Serge lui-même a refusé la prêtrise, que lui a dit monseigneur Athanase ?... Eh bien, que lui a-t-il dit ?

Ilia releva la tête et balbutia, les lèvres gourdes.

– Il lui a dit : « Tu as tout conquis, mon bien-aimé, mais l'obéissance, tu n'en as point. »

– Et qu'a répondu notre père ?

Ilia releva le torse

– Notre père a répondu : « Ce que veut le Seigneur, que cela soit. »

Le frère Kiril se pencha, saisit le géant Ilia par les coudes et le força à se mettre debout. Puis, le regardant du fond des yeux jusque dans le fond des yeux, il prononça fortement :

– Amen.

[...]

## 1

Ilia avait pris l'habit de moine et s'était claquemuré dans son monastère avec le sentiment d'une libération absolue. À chaque vœu qu'il prononçait, à chaque élément du costume monastique qu'il revêtait, il se sentait de plus en plus libre. C'était comme s'il remontait le temps jusqu'à l'époque d'avant la chute.

Pour son ordination de prêtre, ce fut le contraire.

Il sentit qu'il endossait de nouveau la condition humaine déchue, qu'on lui mettait des menottes aux poignets et des fers aux pieds, qu'il s'alourdissait, qu'il s'enfonçait dans la terre, et cela d'autant plus qu'il ne se faisait aucune illusion : il n'aurait pas été plus tôt ordonné qu'il serait renvoyé du monastère pour aller prêcher le Christ dans une société farouchement athée. À l'avance, il se sentait expulsé, chassé, et il obéissait parce qu'il avait fait le vœu d'obéissance, mais autant il s'était senti heureux de devenir un homme nouveau au monastère, autant il lui était pénible de retourner dans le monde : l'homme nouveau sentait qu'il allait devoir remettre les habits raides de crasse du vieil homme.

L'évêque qui l'ordonna était monseigneur Grigory, l'évêque-légende sur lequel on racontait des choses inquiétantes et contradictoires : c'était un saint, c'était l'Antéchrist, il avait été martyrisé, il en avait martyrisé d'autres... Le fait est que cet homme émacié semblait n'être qu'une chasuble de brocart ambulante, sans corps dessous, à peine surmontée par un visage noirâtre, tout en longueur, avec des yeux éteints qui donnaient l'impression d'avoir été crevés, d'une façon surnaturelle, de l'intérieur. Sa tête soutenait à peine le poids de la mitre irisée de pierres précieuses, et la panaghia, icône émaillée de la Vierge-Mère à l'Enfant, se balançait sur sa poitrine comme s'il n'avait pas eu de poitrine.

La liturgie de l'ordination fut concélébrée par une douzaine d'officiants dans la cathédrale de la Trinité-Saint-Serge. Pour commencer, l'évêque avait été revêtu de ses ornements et s'était peigné en grande pompe sur son estrade placée au milieu de la nef, préparant mystiquement son corps aux sacrements qui seraient accomplis par lui.

Au moment de la Grande Entrée, lorsque le clergé quitte le sanctuaire pour pénétrer dans la foule des fidèles comme un navire entre dans la mer, Ilia marcha au dernier rang, encadré par deux diacres, qui lui avaient posé chacun une main sur l'épaule. Ils le guidèrent de même dans sa triple marche autour de l'autel en chantant « *Saints martyrs qui combattîtes noblement et fûtes couronnés, priez le Seigneur de sauver nos âmes* », puis « *Gloire à toi, Christ notre Dieu, flerté des apôtres et allégresse des martyrs* », puis, comme dans les cérémonies de mariage, « *Réjouis-toi, Isaïe, car la Vierge a mis au monde un fils, il a pour nom Soleil levant...* » Martyrs, martyrs, soleil levant... Ilia baisa les quatre coins de l'autel, et s'agenouilla sur les deux genoux. Il allait être ordonné avant l'élévation, pour y participer. Il posa ses mains croisées sur l'autel et y appuya le front.

Dans quelques instants, il allait changer non pas

de rang, mais de nature.

Monseigneur Grigory posa le bout de son omophore sur la tête d'Ilia elle bénit trois fois.

Puis il lui posa la main sur la tête en priant pour que la grâce du Saint-Esprit descendît sur lui.

Puis il le bénit de nouveau trois fois et lui imposa encore la main.

Le diacre psalmodia la litanie ordinaire : « En paix, prions le Seigneur. »

Pour la troisième fois, l'évêque imposa la main sur la tête d'Ilia :

– Toi-même, Seigneur, à celui que tu as daigné élever au rang de prêtre, accorde aussi en plénitude le don de ton Saint Esprit, afin qu'il soit digne de se tenir sans reproche devant ton autel, d'annoncer l'Évangile de ton royaume, de célébrer ta parole de vérité, de t'offrir des dons et des sacrifices spirituels, de rénover ton peuple par le bain de la nouvelle naissance...

Ilia se releva.

L'évêque lui passa l'étole autour du cou et prononça en grec

– *Aksios !* Il est digne.

Ilia baisa l'étole. Le clergé, les chantres, les fidèles, reprirent l'acclamation : *aksios, aksios, aksios...*

L'évêque tendit la ceinture sacerdotale à Ilia, qui en baisa la croix et se la noua autour de la taille.

L'évêque :

– *Aksios !*

Dans un immense mouvement d'acquiescement, toute la cathédrale de la Trinité répéta :

– *Aksios !*

Et ce fut comme si toute l'Église russe depuis le baptême de la Russie, toute l'Église orthodoxe, toute l'Église du Christ fondée près de deux mille ans plus tôt en Palestine le répétait en chœur : *Aksios !*

L'évêque prit la chasuble, et Ilia la revêtit après l'avoir baisée, tandis que, de tout côté, fusaient les exclamations *aksios, aksios, aksios* : il est digne, il est digne, il est digne. Une grande joie régnait : un nouveau prêtre était né au monde !

Ilia ne se sentait pas *aksios* du tout, mais il savait que la chose était consommée, qu'il n'était plus question pour lui de songer à son salut personnel, qu'il avait été enrôlé dans la grande armée à qui il est commandé d'aller « *enseigner toutes les nations au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* ».

Quelques instants plus tard, il participa médusé à la Consécration des Saintes Espèces, invoquant avec les autres prêtres le Saint-Esprit, pour qu'il daignât descendre transfigurer le pain d'Ukraine et le vin de Géorgie en Corps et en Sang de Dieu.

Le lendemain, il quitta à pied le monastère pour devenir curé de paroisse.

Il pleuvait, et ses galoches suçant la boue éclaboussaient sa soutane.

## 2

Sous Lénine et Staline, les persécutions avaient été sanglantes. Dans le calvaire de la guerre et la liesse de la victoire, l'Église avait commencé à retrouver sa place au cœur de la nation. Ses devanciers

n'ayant pu l'égorger, Khrouchtchev décida de l'asphyxier.

On harcelait les monastères par des mesures vexatoires – haut-parleurs tonitruant à leurs portes des programmes antireligieux, visites médicales incessantes pour les moines et pour les moniales. De nuit, la milice encerclait les bâtiments, pillait la quincaillerie sacrée et, à l'aube, les moines étaient dirigés sur un asile psychiatrique. En moins de quelques heures, monastère rasé, terrain nivelé. Pour avoir une église en état de fonctionner, il fallait créer une association culturelle les membres en étaient repérés et fichés sur leur lieu de travail. Des contrôles de vétusté mettaient les associations en demeure de restaurer à grands frais des lieux de culte qui n'en avaient pas besoin. Telle église se trouvait trop près d'une école, telle autre faisait obstacle à la circulation. Les apprentis prêtres n'avaient pas droit au sursis militaire et ne recevaient pas d'autorisation de résidence dans les villes où étaient les séminaires. La justice participait aussi : si un nourrisson avait été baptisé et qu'il mourait de maladie, le prêtre était fourré en prison. Si le prêtre visitait ses paroissiens à domicile, en prison également. La presse y allait de sa quote-part : « Le devoir de tout instituteur est de se manifester comme un propagandiste actif de l'athéisme. » Elle s'indignait que les enfants ne fussent pas mis, de façon définitive, à l'abri des influences religieuses : « Toute pression religieuse sur une personne non majeure doit être punie comme un crime de droit commun. » Elle l'était : une allusion religieuse à l'école, et on était bon pour un an du travaux dans un camp de redressement.

Ces mesures étaient efficaces pour réduire le nombre des églises ouvertes (plus de 50 000 à la fin de l'Ancien Régime, 30 000 à la mort du Staline, moins de 12 000 en 1962), mais curieusement inefficaces pour réduire le nombre des baptisés qui, envers et contre tout, ne tomba guère en dessous de cent millions : baptêmes officiels ou clandestins, accomplis par des prêtres ou par des grand-mères, ou par des voisines, l'eau sainte ne cessa de ruisseler sur le front de la sainte Russie.

Rien n'avait préparé Ilia, l'adepte des situations simples, voire radicales, à vivre dans un monde aussi ambigu, mais il avait pour lui, outre la vertu d'obéissance, la certitude que le combat est une bonne chose, et il résistait sans faillir à l'incessante pression du régime, à la malveillance des personnages officiels, aux moqueries des gamins – du moins jusqu'au jour où il en attrapa un et lui flanqua une volée sacerdotale qui imposa le respect à tout le voisinage : « Je n'aurais pas mieux fait moi-même ! » déclara le père du garnement, membre du parti, qui fit dès lors quelques apparitions discrètes à l'église.

Les plus grandes épreuves d'Ilia ne vinrent pas de là.

L'église à laquelle il avait été affecté était située à Novyï Tcheremouchki, banlieue de Moscou, où les vieilles isbas de paysans aux frontons de bois sculpté voisinaient avec les immeubles de béton que Khrouchtchev faisait élever à la diable pour pallier la

crise du logement. Il y avait là des terrains vagues et des jardins potagers, des arbres poussiéreux et des réverbères sans ampoules, des poulaillers et des maisons de la culture, des enclos pour footballeurs endiablés, imitateurs de Spartak ou de Dynamo, et d'autres pour les quelques vaches mélancoliques qui mugissaient encore dans les pacages, le museau nostalgiquement levé vers le ciel.

L'église, affaissée d'un côté, coiffée d'une coupole dédorée qui semblait à chaque instant devoir crouler de l'autre, voisinait avec un dépotoir que les autorités municipales avaient créé pour gêner et humilier les croyants ; elle était consacrée à l'icône de la Mère-de-Dieu-aux-Trois-Bras, image étrange, peinte en souvenir du bras tranché de saint Jean Damascène que Marie lui avait rendu dans son sommeil. Par sa bizarrerie même, cette icône inspirait une dévotion particulière. Pendant l'entre-deux-guerres, l'église avait servi tour à tour de cinéma, d'école de danse, de silo, de cabane à outils, mais le vieux père Dorimédonte, prédécesseur d'Ilia, avait réussi, à force d'acharnement, à la faire rendre au culte et à remonter autour d'elle une paroisse : il était mort à la tâche.

Ilia hérita de la chambre que son prédécesseur occupait dans un appartement communautaire. Le divan en était défoncé et les couvertures trouées, mais la plupart des onze habitants, relativement tranquilles, sauf pendant les périodes où Androuchka se mettait çà boire, ce qui durait au moins une semaine, et les soirs où Irina battait son mari, et les nuits où le beau Filka amenait des filles. La vieille Kouzminichna cuisinait gentiment pour le père Ilia – « Mange, mon clair faucon, mange ! » – dans la cuisine que se partageaient quatre familles. Bien sûr, on ne pouvait prendre un bain qu'exceptionnellement, et, pour les toilettes, il était prudent d'emporter son propre siège : par souci d'hygiène, chaque famille s'en était pourvue. Rien de tout cela ne plus ne gênait outre mesure l'ex-général Galkine.

Ce qui, en revanche, le désespérait, c'était l'atmosphère de hargne qui prévalait dans sa paroisse.

Bien sûr, les fidèles étaient surtout des femmes, et même de vieilles femmes, et Ilia ne leur en voulait ni de leur féminité – ce sont toujours elles, depuis les myrrhophores, qui restent les plus fidèles au Christ – ni de leur vieillesse, qu'il respectait spontanément, mais pourquoi étaient-elles toujours en train de critiquer : « Tu ne tiens pas ton cierge de la bonne main ! Tu n'as pas le droit de poser le pied sur ce tapis ! Ne mets pas tes mains derrière ton dos : cela empêche la prière de sortir et le Seigneur Dieu d'entrer ? Pourquoi faisaient-elles de si aigres remontrances à tout inconnu qui pénétrait timidement dans l'église, fût-ce par curiosité, mais aussi peut-être pour répondre à un appel intérieur ? Ne comprenaient-elles pas qu'elles décourageaient les bonnes volontés ? Et lorsque le père Ilia essayait de leur expliquer que des visiteurs qui n'étaient jamais entrés dans un lieu de culte ne pouvaient qu'être déconcertés par les chants, les cierges, l'encens, les portes de l'iconostase qui s'ouvraient et se fermaient,

les évolutions hiératiques du clergé, elles répliquaient :

– Pardon, père, mais ne voyez-vous pas que même un ange du Seigneur perdrait patience devant une telle honte ?

Il y avait, dans le cœur fripé de ces vieilles – parmi lesquelles figuraient aussi quelques vieux – un désir étrange non pas de convertir les autres, mais, au contraire, de se retrancher d’eux, de trouver des coupables alors même qu’il n’y avait pas de faute, de damner quiconque ne leur ressemblait pas à la perfection. Oh ! ce n’était pas que les non-chrétiens ou les chrétiens d’autres obédiences qu’elles condamnaient, elles en avaient aussi après les orthodoxes qui fréquentaient une autre église. Et, à son égard à lui, la méfiance croissait, parce qu’il avait une conception différente de la liturgie et de la foi, parce qu’il n’exigeait pas un respect superstitieux de tous les détails, parce qu’il avait osé dire que, en l’absence de péché grave, la confession n’était pas indispensable avant chaque communion. Là-dessus, il avait entendu deux sourdes geindre au fond de l’église : « Si le père lui-même n’est pas exigeant, comment ferons-nous pour être sauvées ? »

Outre ces habitués, il ne voyait guère que des hôtes de passage venus demander un office particulier et immensément soucieux de payer, de toujours payer, de payer libéralement, comme si un sacrement pouvait s’acheter. Il était obligé d’accepter leurs dons, car il lui fallait bien vivre, et le salaire que lui versait la cultuelle et dont le fisc prélevait 83 % n’y suffisait pas, même en mangeant très peu, mais il était toujours gêné de dire : « Pour un baptême, ce sera quinze roubles. »

Au reste, c’étaient justement des baptêmes qu’on lui demandait surtout – peu de funérailles, moins encore de mariages – et ces baptêmes, on les lui réclamait pour les raisons les plus diverses, auxquelles il ne trouvait qu’un seul point commun : la croyance, non pas en Dieu, mais en un pouvoir magique du rite : « Parce que j’ai un cancer. Parce que je vais faire mon service militaire. Pour que l’enfant soit en meilleure santé. Parce que sa grand-mère dit que, sans ça, elle ne va pas s’occuper de lui. Pour qu’il ne mouille pas son lit. Au cas où. Parce que ça ne peut pas faire de mal. » Et même une jeune adulte : « Pour ne pas avoir d’enfant avec mon mari. »

Les bras lui en tombaient, à Ilia. Il s’adressa aux autres prêtres de paroisse, ses confrères, pour voir s’ils ressentaient les choses comme lui.

La plupart, moines ou mariés, étaient de bons prêtres, dévoués au service de leurs ouailles, mais l’autorité semblait l’emporter dans leurs méthodes sur le respect de la liberté : ils se considéraient personnellement responsables du salut d’Ivan et de Vassily et de Fiokla et de Tatiana, et ils s’efforçaient de les rendre meilleurs en les terrorisant. Ilia, qui savait écouter, reçut leurs confidences.

– Vous comprenez, père Ilia, au jour du Jugement, c’est moi qui répondrai d’eux. Alors, je leur dis : nul péché, même mortel, n’est inexpiable, mais, pour l’expier, tu dois pleurer des larmes de sang.

Certains inventaient une morale peu canonique :

– Moi, j’ai dit à Marina : Si ton mari refuse de venir à l’église, tu dois divorcer.

Ils avaient tout le temps le châtiment à la bouche, et imposaient des pénitences comme Ilia n’en avait pas connu au monastère. Il s’étonna.

On lui répondit :

– Vous apprendrez cela avec le temps : il faut exiger le plus pour avoir le moins.

Une grande, une terrible colère, montait dans les entrailles d’Ilia. Lui aussi, il commençait à éprouver la tentation de rejeter et de condamner, et avant tout ces hommes qui présentaient Dieu, non pas comme le Père livrant son Fils pour le salut des hommes, mais comme un milicien sanctionnant à coups de matraque la moindre faute, avec, pour améliorer les choses, l’hypothèse d’un goulag éternel. L’ignorance du peuple n’était pas de la faute du peuple ; l’ouvrière qui s’astreignait à chômer les fêtes de l’Église sans avoir aucune idée de ce qui différenciait l’Ascension de l’Assomption, mais « parce que travailler un jour de fête est un péché », cette ouvrière à peu près illettrée n’était coupable de rien, mais comment son clergé ne l’avait-il pas mieux éduquée ? Comment ses prêtres, toujours prêts à sacrifier leur bien-être, leur repos, en arrivaient-ils à chercher le salut de leurs ouailles dans l’humiliation perpétuelle ? Était-ce cela le christianisme, était-ce là l’orthodoxie ? N’était-elle pas plutôt avec saint Séraphin, qui ne pouvait accueillir homme ou femme dont il ne savait rien sans les appeler « ma Joie » ? « Bonjour, ma Joie. Sois la bienvenue, ma Joie. Laisse-moi t’embrasser, ma Joie. »

Pendant longtemps, Ilia chercha à échapper à ces interrogations en peinant sur des livres : il s’apprit le grec et le latin, et l’hébreu, et cela lui paraissait relativement facile, et, quand ses confrères venaient lui poser des questions de théologie, il pouvait généralement les renseigner, parce que toute connaissance s’engrangeait facilement dans son esprit, mais il savait que la solution n’était pas là : ce n’est pas bon de fournir un grand savoir à une grande colère ; il vaut mieux que les colériques soient ignorants.

Un soir, il n’y tint plus et sortit.

Le printemps était pour bientôt, et, déjà, il faisait un peu moins froid, mais la neige cristallisée luisait sous la lune comme le jour où Ilia avait tué Zlatogor. Les étoiles paraissaient proches. L’haleine se vaporisait dans l’air. Les doubles vitrages des appartements ne laissaient passer ni les querelles de ménage ni les beuglements de la radio : ils plaquaient simplement sur la neige leurs carrés de lumière transformés en parallélogrammes. Ilia sentait sa colère en lui comme une boule dans sa trachée artère. Il étouffait :

« Quand notre mère souffre, il faut la secourir. Oui, mais si elle souffre de cannibalisme ? »

Il marcha, et une question lui vint :

« L’Église doit être un véhicule de vérité. Et si elle devient un obstacle entre la vérité et les hommes ? Entre les hommes et la vérité ? »

Et puis, comme il marchait toujours, ne sachant plus du tout où il se trouvait, les jambes s’enfonçant

parfois dans la neige jusqu'au genou, ou le pied glissant sur un bout de trottoir verglacé, et comme il respirait largement l'air gelé, et que, du temps en temps, il levait les yeux sur les équations imparables que les étoiles écrivaient au ciel, il parvint à préciser sa pensée :

« En ce moment, dans ce pays, l'Église est à peu près complètement étouffée. C'est à peine si on la laisse encore, à regret, haleter, survivre. Elle n'a pas la permission de prononcer un mot. Eh bien si, brusquement, les vannes s'ouvraient, si, brusquement, on lui disait : " Parle Parle, nous t'écoutons ! " Qu'est-ce qu'elle dirait, l'Église ? Notre Église, telle qu'elle est aujourd'hui ? »

Il s'arrêta, comme un mauvais élève qui a oublié le poème appris par cœur.

« Elle dirait... elle dirait... »

Était-il certain qu'elle n'éclaterait pas en vitupérations et en anathèmes ? Ne commencerait-elle pas par dire : « Je ne suis pas celle-là », au lieu de dire : « Je suis celle-ci » ? Ne fulminerait-elle pas dans toutes les directions : contre les papistes, les hérétiques, les parpaillots, les sionistes, les hédonistes, les satanistes ? Résisterait-elle à la tentation de se prêcher elle-même plutôt que de prêcher le Christ ?

Il commença en lui-même une phrase :

« L'Église russe... »

Et soudain, un raz-de-marée de pitié l'envahit, non pas de pitié pour ceux qui méritent la pitié ou qui la sollicitent ou qui en sont dignes, mais de la pitié justement pour ceux qui la méritent mal, ne la sollicitent pas et n'en sont pas dignes du tout. En un instant, il saisit le sens caché de la parole qu'il répétait mille fois par jour, *Kyrie eleison*, qui ne signifie pas « Seigneur, aie pitié », mais plutôt « Seigneur, répands sur le monde l'huile de ta miséricorde – et je sais bien que tu es déjà en train de la répandre ». Des larmes jaillirent de ses yeux et gelèrent sur ses pommettes. Il sentit qu'il aimait l'Église russe, avec ses défauts et ses petites, ses vieilles sorcières insupportables et ses prêtres tyranniques et ses fidèles superstitieux, qu'au-delà de la russe il aimait l'orthodoxe, la grecque, l'arabe, la serbe, l'américaine, et qu'au-delà de l'orthodoxe, il aimait l'Église tout entière, telle que le Christ l'avait laissée aux hommes – « Que tous soient un, comme Toi en Moi et Moi en Toi, qu'ils soient un en Nous » – et telle que les hommes l'avaient déchirée, fragmentée, écrasée, pulvérisée, qu'il aimait l'humanité, avec ses persécutés et ses persécuteurs, surtout les persécuteurs, parce qu'ils avaient besoin de plus d'amour que les autres.

Il avait compris *Kyrie eleison* ; soudain, il comprit, dans Osée et dans l'Évangile, « je veux la merci et non le sacrifice <sup>2</sup> ».

Il eut un immense mouvement de reconnaissance pour le pharmacien qui lui avait fait clandestinement bénir sa pharmacie, et pour l'instituteur qui lui avait fait bénir son école en dépit des lois, et pour ceux qui faisaient baptiser leurs enfants sans savoir pourquoi et couraient par là-même le risque de faire

enregistrer défavorablement leurs passeports, et pour les ouvriers très nombreux qui faisaient baptiser sans croire, et pour les intellectuels très rares qui faisaient baptiser parce qu'ils croyaient, et même pour ses innombrables petites vieilles desséchées, tordues, pédantes, damnantes, fielleuses, odieuses, car, après tout, si elles n'avaient pas été là pendant un demi-siècle, méchamment accrochées à leur ritualisme, prêtes à excommunier quiconque ne se plierait pas à leurs sacrosaintes manies, fidèles à des idées fausses – mais la fidélité n'est-elle pas une vertu en soi ? –, si elles n'avaient pas été là à prendre au sérieux et même au tragique leurs histoires de tapis ronds, de serviettes d'icônes, de pains bénits, de têtes à baisser à tel moment, à relever à d'autres, de fichus sur le crâne et de gâteaux de Pâques au fromage blanc, l'Église russe ne serait-elle pas morte depuis longtemps ? « Merci, détestables petites vieilles qui découragez les flammes, mais entretenez les braises. » Saint Paul dit que l'Esprit vivifie tandis que la lettre tue ; elle ne tue pas toujours, la lettre : quelque-fois, tout usée, tout érodée, toute flageolante, elle garde encore incarnée une parcelle de l'Esprit qui, sans cela, n'aurait plus eu qu'à s'envoler au ciel en laissant la terre orpheline.

Ilia regarda de nouveau les étoiles, et il s'offrit radieusement à elles comme à une pluie de clous.

[...]

#### 4

Ilia fut promu archimandrite et invité à participer à un colloque organisé par l'épiscopat au monastère Danilovsky. Thème : l'enfer ; ce qui, dans un pays dont deux millions de citoyens (un sur dix) étaient au Goulag, ne manquait pas de piquant.

Une vingtaine d'évêques et de prêtres avaient pris place dans une salle lambrissée de chêne foncé. Au-dessus des lambris courait une frise de portraits : on y reconnaissait des clercs qui avaient laissé leur marque dans l'Église russe, comme le patriarche Philarète de Moscou ou l'évêque Moguila de Kiev, mais aussi des photographies de penseurs laïcs, Soloviev, Motovilov, Dostoïevsky. Plus haut, s'alignaient les icônes des grands saints russes, Serge de Radonège, Séraphin de Sarov, Tikhon de Zadonsk, et le grand Vladimir de Kiev, Égal-aux-Apôtres, sans lequel la Russie serait peut-être devenue juive, musulmane ou papiste...

Les membres du colloque s'étaient assis des deux côtés de la table que présidait l'évêque de Moscou. Les moines portaient le klobouk<sup>3</sup>, les prêtres séculiers étaient tête nue. Des barbes blondes ou brunes, larges ou pointues, « en pelle » ou « en coin », s'étaient sur les soutanes noires. Les croix à huit branches, en or, en argent, plus souvent en cuivre ou en bois, brillaient sur la poitrine des prêtres ; les évêques portaient la panaghia au bout d'une chaîne.

Ce furent les évêques qui parlèrent les premiers, et Ilia regretta que ne fût pas appliqué le protocole militaire selon lequel les moins gradés s'expriment d'abord, ce qui leur permet de discuter plus

2 Mt IX, 13 – XII, 7 ; Os VI, 6.

3 Haute coiffure monacale en forme de tuyau de poêle.

librement.

La plupart des orateurs s'appuyaient sur un texte évangélique. Plusieurs abordèrent le thème du jugement. Les uns mettaient l'accent sur la rétribution céleste sans laquelle l'injustice qui règne sur terre serait intolérable. D'autres insistaient sur la séparation radicale des boucs et des brebis. Certains s'étendaient avec une jouissance manifeste sur « les pleurs et les grincements de dents » auxquels étaient voués les pécheurs. Un gros roux à la barbe rouge partagée en deux pointes avait plaisir à prononcer à tout bout de champ le mot effrayant de *géhénne*. On l'entendait en saliver de volupté :

– Craignez, tonnait-il en agitant un index menaçant et pas très net, craignez le prince de ce monde qui, après vous avoir mis à mort, a la puissance de vous jeter dans la géhénne ! La géhénne où les corps de tant d'hommes sont précipités ! La géhénne-fournaise ! La géhénne dont le feu ne s'éteint pas !

Un protopresbytre<sup>4</sup> grassouillet, aux manières onctueuses, qui passait pour avoir l'oreille du patriarche, développa aussi le thème du feu, mais de manière savante. Personne autour de cette table, affirma-t-il, ne croyait que les diables fissent vraiment lécher aux pécheurs des poêles à frire chauffées à blanc. Le feu devait être entendu métaphoriquement.

– Moi, je n'en suis pas sûr, répliqua le roux. Des poêles chauffées à blanc, ce n'est pas si mal trouvé. Et le mauvais riche demande bien que Lazare trempe le bout de son doigt pour lui rafraîchir la langue. Comment expliqueriez-vous autrement cette allusion expresse à la langue ?

Un vieil archimandrite tremblotant exposa ses idées sur l'éternité du châtement infernal. Il semblait lui-même au seuil de l'éternité, et se demandait s'il fallait entendre ce mot au sens de « temps infini » ou d'« absence de temps ».

Un orateur insista, au contraire, sur l'aspect spatial de l'enfer. L'enfer est décrit comme « extérieur » (Matthieu XXII, 13 et XV, 30). Extérieur à quoi ? Et, par ailleurs, nous savons qu'un « grand abîme » (Luc XVI, 26) sépare le séjour des élus de celui des réprouvés, de sorte que ceux qui voudraient passer de celui-ci à celui-là ne le pourraient l'as.

– Oui, mais dans le sens contraire ? demanda finement le protopresbytre.

– Je me demande bien qui pourrait avoir une idée aussi absurde que de quitter le paradis pour aller en enfer, répliqua l'adepte des grincements.

Le protopresbytre aux mains rondes et aux yeux vifs, rappelant deux olives nageant dans l'huile, répliqua :

– On ne sait jamais avec les saints.

Un autre orateur s'interrogea pour savoir si c'était à proprement parler le péché qui était puni des peines éternelles ou la stérilité :

– Remarquez bien, ce n'est pas un voleur ni un assassin qui est jeté « dans les ténèbres extérieures » : c'est le serviteur inutile. Matthieu XXV, 30 !

– C'est aussi l'invité mal sapé : Matthieu XXII, 13,

ajouta le protopresbytre qui semblait trouver quelque satisfaction à semer la perplexité.

Une discussion s'engagea à propos des paroles très dures, maintes fois répétées et par Matthieu et par Marc, selon lesquelles il vaut mieux entrer dans la vie manchot ou boiteux ou borgne, plutôt qu'entier dans la géhénne : « Si ta main est pour toi un objet de scandale, coupe-la. Et si ton pied est pour toi un objet de scandale, coupe-le. Et si ton œil est pour toi un objet de scandale, arrache-le. »

Le petit protopresbytre avait aussi une opinion là-dessus :

– Si les chrétiens prenaient cette parole au pied de la lettre, nous serions depuis longtemps en pleine cour des miracles, ou, plus probablement, l'humanité aurait cessé d'exister. Origène a essayé et, comme vous le savez, il a été condamné par l'Église. N'oubliez pas qu'il nous est tout de même dit : « Croissez et multipliez. »

Un silence plana. D'une part, on se demandait si on n'avait pas entendu une inconvenance inimaginable ; d'autre part, le protopresbytre était marié avec une matouchka<sup>5</sup> d'une beauté plantureuse : rien d'étonnant qu'il ne voulût pas interpréter Marc et Matthieu littéralement.

Le dernier orateur à parler avant Ilia était un exégète.

– Les allusions explicites à l'enfer dans le Nouveau Testament ne sont pas si fréquentes qu'on le croit. Irrécusables, oui ; fréquentes, non. Sauf erreur, j'en ai relevé six dans Matthieu, trois dans Luc, une dans Marc et pas une dans Jean, à moins qu'on ne lise dans ce sens l'allusion au fils de la perdition. Le texte que l'on trouve aussi bien dans Luc que dans Matthieu, et selon lequel le blé sera engrangé et la bale brûlée « dans un feu inextinguible » ne signifie pas nécessairement que les pécheurs seraient brûlés, il peut s'agir du péché seulement.

Ilia n'avait jamais assisté à ces colloques et se sentait intimidé, mais pas trop. L'évêque de Moscou lui donna la parole quand tous eurent parlé.

Il expliqua qu'il était un autodidacte, venu tard à la prêtrise et éduqué à la hâte, que, par conséquent, il osait à peine ouvrir la bouche devant des ecclésiastiques aussi savants. Que, du reste, il ne niait pas l'existence de l'enfer puisqu'elle était spécifiée en termes apparemment clairs dans la Sainte Écriture, mais qu'il n'arrivait pas à se rendre clairement compte des critères de la damnation éternelle.

– J'ai été militaire, dit-il sans préciser son grade, et il m'est arrivé de siéger dans des cours martiales. J'ai donc participé à la condamnation à mort de déserteurs ou de maraudeurs, et je savais qu'ils seraient fusillés aussitôt après, mais je n'imagine pas un seul criminel que j'aurais pu condamner à des souffrances infinies – même moi, pécheur, qui à l'époque ne savais pas que j'étais pécheur. Bien sûr, les voies du Seigneur sont insondables et sa justice n'est pas la nôtre.

Il pensait à Zlatogor : il l'avait tué, il ne l'aurait pas damné.

4 Distinction supérieure parmi les prêtres séculiers.

5 Titre donné en Russie aux femmes des prêtres séculiers.

Ce n'est pas le Seigneur qui condamne, remarqua le protopresbytre. C'est le pécheur qui se condamne lui-même. Dieu veut que tous soient sauvés.

Ilia ajouta qu'il était lecteur de saint Grégoire de Nysse, et que ce saint croyait à l'apocatastase, c'est-à-dire au salut ultime du monde entier. Personne n'avait jamais condamné saint Grégoire de Nysse pour hérésie. Or, il affirmait – Tlia cita de mémoire – qu'un jour rien de ce qui s'oppose au bien ne subsisterait, que la vie divine se répandrait dans le monde et en chasserait la mort, ayant au préalable détruit le péché duquel la mort tient sa royauté sur les hommes. Grégoire aimait aussi s'appuyer sur Paul : « Dieu sera tout en tous. » Or, il n'est pas vraisemblable que Dieu soit dans le mal : il s'ensuit donc qu'il viendra un moment où il n'y aura plus de mal. Saint Paul ne dit-il pas aussi : « De même que tous meurent en Adam, de même aussi dans le Christ tous sont vivifiés » ?

– Je ne connais vas bien la doctrine catholique romaine, conclut Ilia, mais je sais que l'Église d'Occident a inventé le concept de purgatoire, qui est bien commode. Il permet à la fois de supposer que l'enfer éternel existe, mais qu'il est vide, et de ne pas contredire saint Paul qui dit que l'homme sera sauvé, mais « comme à travers le feu » .

– Je pense, dit le protopresbytre, que nous accepterions tous plus facilement l'idée de l'enfer si nous étions certains de ne pas y aller nous-mêmes. Vous connaissez ces fresques du XVI<sup>e</sup> siècle où l'on voit, sur les murs de nos monastères, des représentations horribles de l'enfer avec diables cornus, flammes et chaudrons ? Des inscriptions en lettres slavonnes permettent d'identifier les damnés : il y a « les Indiens », « les Allemands », « les Juifs »... Pas de Russes orthodoxes. C'est une vision optimiste de la sotériologie, peut-être plus répandue qu'on ne le croit.

L'évêque remercia tout le monde, Ilia plus fraîchement que les autres, qui, d'ailleurs, ne regardaient pas leur nouveau confrère avec une excessive aménité. Il avait fait deux gaffes : exprimé des doutes sur le peuplement de l'enfer et fait allusion à l'Église romaine sans remarques désobligeantes à son égard. [...]

[...]

## 2

[...] « Seigneur Jésus Christ, Fils de dieu, aie pitié de moi, pécheur », prononça intérieurement Ilia.

Pour la dernière fois.

La bibliothèque était rectangulaire et vaste. De grandes armoires grillées contenaient des bibles dans des langues diverses, ainsi que les bulles, encycliques, lettres apostoliques, brefs et chirographes que les papes avaient rédigés au cours des siècles. Les fenêtres ouvraient de très haut sur la place Saint-Pierre. Le ciel était serein. Le garde-noble s'éclipsa.

Le pape catholique venait au-devant du métropolitain orthodoxe. Accolade conventionnelle. Puis ils reculèrent chacun d'un pas, comme pour prendre la mesure l'un de l'autre.

Le pape était en blanc, l'archevêque en noir, avec la coiffe blanche et la panaghia émaillée sur la poitrine. Le pape glabre, l'archevêque abondamment barbu. Le pape avait gardé ses lunettes, l'archevêque avait enlevé les siennes.

C'étaient deux hommes, l'Italien et le Russe, qui allaient converser dans une langue qui n'était point la leur, et qui ne savaient pas s'ils allaient se plaire. Cependant, ils avaient une fréquentation commune le Saint-Esprit, et ils l'invoquaient l'un et l'autre avec ferveur pour qu'il les aidât à se comprendre.

Le pape indiqua une table sur laquelle étaient posés deux objets une sonnette et un reliquaire. Les deux prélats s'assirent simultanément de part et d'autre de la table. Ils n'avaient pas encore prononcé un mot, ne voulant pas que leur entrevue commençât par des banalités. Et ils n'osaient pas se regarder les yeux dans les yeux. Enfin, Ilia désigna le reliquaire :

– Quel saint ?

Le pape hésita. Il y avait là quelque chose de fatidique la première question posée par l'archevêque évoquait les heures les plus sombres de la relation entre catholiques et orthodoxes .

Clément VIII essayait de ramener l'orthodoxie russe dans le bercail du Saint-Siège par le moyen de l'Union de Brest-Litovsk. Des jésuites entreprirent des conversions d'orthodoxes. Les orthodoxes réagirent violemment... Les reliques étaient celles du jésuite André Bobola, martyrisé par des cosaques en 1657.

Dommage qu'aujourd'hui, on n'eût pas pensé à mettre là d'autres reliques. Fallait-il mentir ? Fallait-il oser ce qui pouvait être interprété comme une provocation ?

Le pape répondit simplement :

– Saint André.

Ilia ne connaissait pas l'existence d'André Bobola, et la présence d'André, découvreur de Kiev, lui parut de bon augure. Enfin, il leva les yeux :

– Alors, c'est vous ?

– Qui, moi ?

– Le vicaire du Christ.

Sarcasme ? Le pape corrigea machinalement :

– Le serviteur des serviteurs du Christ.

– Je ne l'entendais pas avec hostilité. Nous venons des deux bouts du monde et de l'histoire, et voilà que nous nous rencontrons.

– « Rencontrons », j'espère, pas « croisons ».

Ils jugeaient chacun le français de l'autre, et le trouvaient satisfaisant, encore que celui du Russe fût plus livresque et celui de l'Italien, plus familier.

[...]

Le pape avait écouté ce discours avec une attention extrême. Le monde pervers du renseignement lui était passablement étranger.

– Bon. Je crois vous avoir compris. Avec vous, je n'ai pas affaire à un homme, mais à deux hommes. Ce n'est pas très confortable. Puis-je vous faire remarquer avec tout le respect, que vos habitudes césaropapistes d'orthodoxe vous permettent de nager avec plus d'aisance dans ce genre de situation qu'il n'en est donné à un pauvre catholique comme moi ?

Ilia leva les bras au ciel et cita saint Paul :

– « Que chacun soit soumis aux autorités supérieures, car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu. Quiconque s'oppose à l'autorité résiste à l'ordre que Dieu a établi. »

– Vous n'allez tout de même pas me dire que l'autorité de Staline venait de Dieu.

– Je vous dirai qu'à l'époque où ces lignes ont été écrites l'empereur s'appelait Néron.

– Mais enfin Staline ! Vous savez aussi bien que moi qu'il avait dix fois plus de sang chrétien sur les mains que Néron. Vous avez prié pour Staline

– Aurions-nous mieux fait de prier pour Hitler ?

Il y eut un silence

– C'est vrai, dit enfin le pape, qu'il nous sera difficile de nous . Mais nous allons essayer. Je ne crois pas me tromper en pensant que vous attendez quelque chose de moi. Est-ce seulement parce que je suis le pape ou parce que c'est moi qui suis le pape ? Vous savez, je ne suis qu'un pauvre homme habitué aux choses petites et au silence.

– Vous êtes, Très-Saint-Père, une occasion à ne pas manquera.

– Pour qui ?

Ilia ne répondit pas directement. Il ne pouvait plus demeurer assis. Il se leva, traversa la bibliothèque comme pour aller admirer le Couronnement de la Vierge qui faisait face au pape. Il ne connaissait pas le peintre<sup>6</sup>, mais il aima la composition à deux étages : au ciel, entourés de têtes de chérubins hexoptères et de deux anges musiciens, l'un jouant de la harpe, l'autre du violon, on voyait le Christ poser une couronne ouverte, constituée alternativement de fleurons et de fleurs de lis, sur le front de la Vierge agenouillée, ce qui fit penser Ilia à sa propre pauvre petite Mère de Dieu couronnée et transpercée ; sur terre, se mêlaient les douze apôtres et cinq saints catholiques de diverses époques traités dans le style de la peinture religieuse du XVI<sup>e</sup> siècle.

Ilia revint à la table, se tint debout face au pape.

– Je vais vous le dire franchement : l'Église catholique romaine nous impressionne. D'abord, elle tient debout, toute seule, sans le soutien d'aucun gouvernement. Vous êtes extra-territoriaux où que vous vous trouviez. Le dernier des fidèles catholiques a beau être opprimé par son gouvernement, il sait que son vrai chef, le seul qui compte, est ailleurs, hors d'atteinte. Lui, le fidèle, peut être martyrisé sur place : ça ne lui ôte pas l'espoir. Ensuite, vous êtes une Église vivante et pas seulement vivace. Il vous a suffi d'un concile qui n'a pas duré trois ans pour secouer la poussière de dix siècles. Vous avez remplacé le latin par les langues nationales, réflexe purement orthodoxe... Vous avez peut-être eu tort de laisser vos curés se balader en pékins et de remplacer par de la musiquette sentimentale vos célestes chants grégoriens, mais vous avez su, brutalement quelquefois (pour le général Galkine « brutalement » était un éloge), donner la préséance à l'esprit sur la lettre. Pendant ce temps, nous restons esclaves des sept premiers conciles, nous n'osons pas changer un calendrier manifestement faux, nous ne comprenons

plus nous-mêmes notre langue liturgique.

– Vous avez traduit le grec en slavon ; pourquoi pas le slavon en russe ?

– Chez nous, cela créerait une scission. S'il faut appeler les choses par leur nom, nous ne vous envions pas votre vérité, mais nous vous envions votre organisation.

– Bref – le pape sourit – vous êtes venu chez moi prendre des cours de « management » ?

Ilia se rassit.

La mission qu'il s'était donnée consistait en trois points, les deux premiers conduisant au troisième.

Premier point : renseigner le pape sur les dangers qu'il courait, lui proposer une aide non négligeable. Jusqu'ici, Ilia était dûment mandaté par ses chefs, et il opérait en sécurité.

Deuxième point : révéler au pape la situation réelle de l'Union soviétique et lui montrer comment il pouvait influencer sur son destin. Là, Ilia prenait déjà la tangente et échappait à la roue de l'Histoire.

Troisième point... Le troisième point, Ilia osait à peine se l'avouer à lui-même.

Il posa ses deux belles mains à plat sur la table et aspira beaucoup d'air.

– Père, nous sommes quelques-uns à avoir fait un rêve. Dans ce rêve, la monstruosité dans laquelle la Russie vit depuis un demi-siècle cesse. Les pays satellites, que nous entretenons à grands frais, sont largués, cet anachronisme qu'est le mur de Berlin s'effondre, la Russie réinstalle la liberté de pensée, on arrache au parti communiste le peu qui lui reste de dents, la terre est rendue à ceux qui la cultivent, tout se reconstruit, tout devient transparent. Mais pas au nom d'un capitalisme sauvage qui ne profiterait qu'aux mercantis.

– Au nom de quoi alors ?

– D'un... humanisme chrétien. Vous voyez pourquoi vous pouvez vous être précieux, vous : parce que vous êtes qui vous êtes et parce que vous êtes tel que vous êtes.

Le pape regardait son visiteur fixement. Il ne souriait plus.

– Quel rôle dois-je jouer dans votre rêve ?

– Celui d'exemple. De phare. De défi. Nous comptons sur vous pour montrer qu'on peut croire en Dieu et être à la page. Pour le montrer à nos dinosaures marxistes-léninistes et à nos ptérodactyles orthodoxes. Vous dissiperez à la fois les miasmes communistes qui s'attardent dans notre société et les superstitions formalistes qui défigurent quelquefois notre pauvre vieille orthodoxie. Accessoirement, nous vous demanderons peut-être un coup de main en Pologne votre Église y est encore populaire, et nous pourrions commencer à déverrouiller le système par là

– Comment voyez-vous notre collaboration ?

– De diverses manières. Vous avez une doctrine sociale de l'Église. Nous n'en avons pas. Nous pourrions nous inspirer de la vôtre. Ensemble nous organiserions des congrès liturgiques, patristiques, eucharistiques. Nous visiterions les sanctuaires les uns des autres,

6 Pinturicchio.

Dans certains cas, des concélébrations seraient possibles. Vous secouriez la léthargie de notre liturgie.

Un sourire malin parut dans les yeux du pape :

– Vous ne craignez pas que nous obtenions des conversions ?

Ilia sourit en retour, d'un bon sourire barbu.

– On vous surveillera. De toute manière, les différences culturelles sont telles que nous ne risquerions de perdre que quelques intellectuels ou quelques snobs. Ce ne serait pas cher payer l'heureuse influence que vous aurez sur nous... malgré l'hostilité sourde ou moins sourde à laquelle vous devez vous attendre.

Maintenant, le sourire glabre du pape plissait de nouveau ses pattes d'oie et creusait des fossettes au bord des lèvres.

– Et si nous pratiquions chez vous ce que nous appelons l'inculturation, comme nous le faisons en Afrique, en Inde... ?

– Vous voulez dire : si vous nous refaisiez le coup des Uniates – « Gardez vos rites, prenez nos dogmes » ? Ça n'a jamais très bien marché, les Uniates. Combien y en a-t-il dans le monde ? Et ils vous ont toujours apporté plus d'ennuis que de satisfactions. Vous êtes déjà embarrassés de ceux que vous avez : ce n'est pas pour en débaucher d'autres.

De vastes desseins s'ébauchèrent dans l'esprit du pape. Dans un premier temps, participer à la destruction de l'empire antéchristique, la déclencher peut-être. Et, dans un deuxième temps, si telle était la volonté de Dieu, ramener dans le bercail romain les brebis égarées d'Orient. Un seul troupeau, un seul pasteur. Le pape n'aurait pas été le pape s'il n'avait pas eu, lui aussi, son rêve.

Il jeta un regard à l'horloge et tendit la main vers la sonnette.

– Excusez-moi un instant, Père.

Un vieillard entra. Il était en civil, mais sanglé, corseté, pétrifié dans sa dignité, et ses cheveux blancs et bouclés faisaient un nimbe à son visage rose. On aurait dit un vieil ange.

– Monsieur le marquis, lui dit le pape en français, par politesse pour le métropolitain, veuillez m'excuser auprès de l'ambassadeur du Pérou. Dites-lui que je suis retenu, que c'est une urgence, que je le recevrai dès que je pourrai.

– Son Excellence comprendra.

– Et veuillez faire préparer une collation. Vous prendrez bien un café, Père, ou peut-être... un doigt de madère ?

– Du madère, volontiers.

– Et pour moi comme d'habitude, monsieur le marquis.

Le marquis sortit. Pendant quelques minutes, les deux prélats ne dirent rien. Ilia retourna voir le Couronnement. Parmi les saints, il compta dix barbues et sept imberbes. Le valet de chambre nommé Giuglio apporta un plateau qu'il posa sur la table devant le pape. Ilia vint se rasseoir. Le pape servit le madère de l'archevêque et de l'eau pour lui-même

– Vous voyez, je bois du saint-pèlerin. Approprié,

non ?

Leurs yeux se croisèrent et se maintinrent croisés.

– D'après vous, dit le pape qui avait réfléchi pendant ce temps et pensait qu'il ne risquait rien à faire un pas de plus... D'après vous, qu'est-ce qui nous sépare, maintenant que les anathèmes sont levés ? Vous savez que je ne suis pas fanatiquement œcuménisme, mais nous ne pouvons tout de même pas ne pas souhaiter, les uns et les autres, qu'il n'y ait plus qu'une seule Église du Christ. Vous, sur vos bases nous, sur les nôtres. Je serais ravi d'avoir l'honneur de vous convertir au Catholicisme, et je suppose que vous ne me repousseriez pas si je décidais de...

– De revenir à l'orthodoxie.

– Ne chicanons pas sur les mots. Alors, pratiquement, qu'est-ce qui empêche...

– Votre grand fleuve et notre petite rivière de confluer ?

– On peut l'exprimer ainsi. Et le fait que vous ne soyez pas le chef de votre Église, mais simplement son ambassadeur, ou même que vous parliez en votre propre nom, nous permettra une liberté de langage que nous n'aurions pas eu autrement. Allez-y. Quels obstacles se dressent entre nous ?

– Vous le savez aussi bien que moi. D'abord, beaucoup d'obstacles formels. Nous faisons le signe de croix à l'envers les uns des autres. Nous plantons nos cierges, vous empalez les vôtres. Vous avez des statues, nous des icônes. Vous écoutez la messe assis, nous participons debout à la liturgie. Nos calendriers diffèrent. Le comput de Pâques aussi. Vous utilisez des pains azymes, nous de la levure. Vos fidèles communient rarement sous les deux Espèces ; les nôtres, toujours. Vos prêtres sont contraints au célibat ; les nôtres au mariage, à moins d'être moines. Le mariage des laïcs chez vous est indissoluble, et quelquefois reconnu nul ; chez nous, il peut être dissous. Passé le schisme, nous ne reconnaissons plus les saints les uns des autres. Tout ça – sauf peut-être la communion sous une ou deux Espèces –, c'est ce que j'appelle les problèmes de barbe.

– De barbe ?

– Oui. Comme vous l'avez peut-être remarqué, j'ai conservé une excroissance pileuse assez volumineuse au menton. Vous pas. Saint Photius écrivait déjà au pape Nicolas que les différences de discipline, de rite ou de coutume pouvaient être préservées dans la fraternité de la foi. Je cite de mémoire : « Si quelque Père établit une règle particulière, ou si un synode local promulgue une loi, il n'y a pas de superstition à l'observer, mais ceux qui ne l'ont pas reçue peuvent la négliger sans danger. Ainsi les uns coupent leur barbe selon la règle de leur pays, et des décrets synodaux interdisent aux autres de la couper. »

– Vous me citez Photius, je vous renvoie à saint Augustin : *In necessariis unitas, in dubiis libertas...*

– ... *in omnibus caritas*. Le problème, c'est que nous ne sommes pas d'accord sur ce qui est *necessarium* et ce qui est *dubium*, mais un respect mutuel devrait pouvoir délier beaucoup de nœuds.

– D'accord. Continuez.

– Il y a aussi – comment dirai-je – une atmosphère différente qui prévaut chez vous et chez nous. Vous gardez les yeux fixés sur la Croix, nous sur la Résurrection. Vos traditions sont plus juridiques, les nôtres plus fantaisistes. Pour vous, chaque question de religion ou de morale doit être résolue par un dogme ou par un règlement. D'où ce purgatoire et ces limbes que vous avez inventés, et dont vous ne savez plus très bien quoi faire. Nous y mettons plus de latitude, ou peut-être plus de laisser-aller...

– Ou plus de déférence à l'égard du mystère. Je comprends cela.

– En revanche, nous restons furieusement attachés à nos usages, quelquefois jusqu'à la sclérose, jusqu'à l'engrassement. C'est peut-être la vocation de l'orthodoxie de se considérer comme le « petit reste » fidèle dont il est question dans l'Ancien Testament, mais je ne vous vois pas nous dépouiller de notre habit ou donner la sainte communion dans la main, comme vous avez commencé à le faire.

– Il peut être bon qu'une voiture ait un moteur et des freins, vous ne croyez pas ?

– Nous en arrivons à la théologie. Il y a bien sûr ce malheureux *filioque*...

– Vous savez que nous n'exigeons plus qu'il soit prononcé et, de toute manière, nous récitons plus souvent le credo des apôtres que celui de Nicée. Il doit y avoir moyen de s'entendre tant que vous n'exigez pas que « qui provient du Père » soit nécessairement interprété comme « qui ne provient pas du Fils » – ce que faisait votre cher Photius.

– Ça, mon cher Père, c'est un coup bas !

Quelque chose avait changé dans l'atmosphère et, malgré les apparences, pour le mieux. À force d'énumérer leurs différences, les deux hommes commençaient à se comprendre et même à se séduire. Une familiarité leur naissait.

Le pape eut son sourire le plus clair :

– Pardonnez-moi, Père. La mouche donne les ruades qu'elle peut.

Ilia tendit la main vers celle du pape, comme pour le consoler. Il ne songeait pas à toucher à son madère, alors que le pape sirotait son eau à petites gorgées.

– Ce qui est plus grave, reprit Ilia, c'est la théologie *filioquiste* dont est responsable l'ignorance de Charlemagne, mais nous avons eu aussi des théologiens à la limite de l'hérésie, et tant que les théologoumènes ne deviennent pas des dogmes, tout peut encore s'arranger. Vous voyez où je veux en venir ?

– Les dogmes de 1854 et de 1870, je suppose, dit le pape pudiquement, sans les nommer.

– Il est navrant qu'on soit obligé d'y adhérer ou de les nier. Ils auraient pu rester comme des intuitions, comme des hypothèses...

– Comme des *dubiis* pour lesquels la *libertas* aurait été admise ? Ainsi qu'il en fut pendant près de deux mille ans.

– Mais enfin, Père, vous n'êtes pas protestant : qu'est-ce que vous avez contre Marie ?

La vue d'Ilia se brouilla devant tant d'injustice. Il

respira plusieurs fois pour se calmer. Enfin :

– Figurez-vous, dit-il, que c'est précisément d'elle, en un sens, que Je suis venu vous parler : il désigna la Madone à l'enfant, bleu et rouge sur fond d'or, assise sur un trône, et illustrant le mur au pied duquel le pape était assis.

Les personnages qui les entouraient avaient des visages expressifs, tandis que l'Enfant et sa Mère étaient hiératiques. L'Enfant bénissait d'une droite aux deux doigts repliés, trois allongés, presque à l'orthodoxe...

– Bien sûr, Marie est pleine de grâce, bien sûr, elle est immaculée, bien sûr, elle est la fine pointe de l'humanité, bien sûr, elle est, en un sens, à elle toute seule, l'Église. Je ne sais pas si vous connaissez notre acathiste à la Mère de Dieu : « Salut, toi par qui le salut s'allumera ; salut, toi sur qui l'enfer s'enfermera... » Vous ne pouvez pas nous soupçonner un instant de l'aimer moins que vous.

– J'ai l'impression de vous avoir blessé, dit le pape. Pardon, Je veux vraiment dire : pardon !

– Nous avons un cantique de Noël où nous disons que la création s'est associée pour permettre la venue du Christ. Le ciel a donné une étoile, la terre une grotte, l'humanité une vierge. Pour nous, Père (il souligna « Père » pour montrer que rien n'était changé entre eux), la garantie suprême de la vérité du christianisme, c'est Marie. C'est le fait qu'une jeune fille comme les autres jeunes filles puisse devenir la Mère de son propre Créateur. Aucune religion antique ou orientale n'a jamais rêvé d'une conception aussi sublime. Dieu n'est pas un visiteur sur terre, un *révizor* qui rentrera chez lui, l'inspection terminée. Si Dieu est le père de l'homme, l'homme est la mère de Dieu. La petite Juive Marie de Nazareth a vraiment enfanté le bon Dieu. Marie est la goutte la plus pure sortie du pressoir de l'humanité, et la distillation de cette goutte dans l'alambic de l'histoire humaine a donné... Dieu. L'humanité enfante réellement Dieu tous les jours. Vous voyez comme tout cela est riche philosophiquement, comme cela diffère du paganisme, du judaïsme, de l'islam. Vous imaginez une musulmane accouchant d'Allah ? Ou une mortelle donnant naissance à Zeus ? Je suis la mère de Dieu, Père, et vous aussi, vous êtes la mère de Dieu. Nous sommes deux fragments infimes de la mère de Dieu.

– Nous croyons cela aussi, même si nous l'exprimons autrement, dit doucement le pape.

– Oui, mais s'il a fallu un coup de pouce spécial de Dieu pour que Marie naquît affranchie de ce que votre Augustin appelle le péché originel, elle n'est plus vraiment notre petite sœur. Elle n'est plus la fille d'Ève. Elle est une seconde mouture d'Ève. Elle est une Ève réussie. Elle n'est plus...

Ilia chercha une autre façon de s'exprimer. Il avait un caillot dans la gorge. Il acheva faiblement, d'une voix brisée :

– Que voulez-vous que je vous dise ? Elle n'est plus ma petite sœur.

Le pape réfléchit. Une part de lui aurait tant voulu dire à cet homme que rien de tout cela ne comptait,

que seul comptait l'amour, mais il n'avait pas été élu pape pour se montrer conciliant sur des dogmes auxquels il croyait de tout son être.

– Je vois, dit-il enfin. C'est en effet une conception sotériologique différente, mais je crois savoir que certains théologiens orthodoxes sont moins hostiles que vous à l'Immaculée Conception. Le père Callistos Ware, par exemple... Enfin, reconnaissons qu'il y a là un obstacle. Et je suppose que vous butez aussi sur l'inaffabilité ? Ne voyez-vous pas qu'elle est indispensable ? Qu'il faut qu'il y ait une voix pour dire : « l'Église croit que... » ?

– Si, mais les conciles œcuméniques sont faits pour cela : nous ne croyons pas que cette fonction puisse être celle d'un seul homme, quelles que soient sa légitimité et sa sainteté personnelle.

– Pourtant, la primauté de Pierre...

– Père, à votre tour, pardonnez-moi de vous parler comme je vais le faire. Personne n'a jamais nié la primauté ni de Pierre parmi les apôtres ni de l'évêque de Rome parmi les évêques. Si vous êtes invités à dîner, vous et le patriarche, la maîtresse de maison vous fera asseoir à sa droite et le patriarche trouvera cela normal. Je me tiens aujourd'hui devant le premier prélat de la chrétienté, j'en suis conscient, je vous assure. Mais de même que, dans les Évangiles et dans les Actes, nous ne voyons pas Pierre donner un seul ordre à un seul apôtre, nous ne croyons pas qu'il appartienne à l'évêque de Rome de commander aux autres évêques. En un sens, pour ma part, je le regrette. Ce doit être confortable de vivre en monarchie.

– Vous ne niez pas les clefs : « Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux », c'est clair ?

– Ça paraît clair.

– Ça paraît... ça paraît... Elles vous gênent tant que ça, les clefs ?

– un peu. Mais nous les comprenons dans un sens collectif. Pour nous « Je te donnerai » s'applique à chaque évêque, donc à tous les évêques.

– Faiblard, Père, faiblard, dit gentiment le pape.

– Séparé du contexte, oui. Mais vous savez bien qu'une fois, Il dit à Pierre : « Ce que tu lieras sur terre sera lié dans les cieux », et une autre fois Il le dit à tous les apôtres : « Ce que vous lierez sur terre sera lié dans les Cieux »<sup>7</sup>. Quant à l'inaffabilité (qui ne vous a jamais servi qu'à promulguer le dogme de l'Assomption, sur laquelle tout le monde était déjà d'accord), dites-moi une chose, Père : que se passerait-il si un pape infaillible annonçait *ex cathedra* qu'il ne l'était pas ?

Le pape se mit à rire franchement. On voyait que cet Italien aimait rire.

– C'est une hypothèse piquante. Presque une aporie de Zénon. Si le pape infaillible dit qu'il est faillible, donc il l'est, donc il peut se tromper, donc il est peut-être infaillible tout de même. Bref, s'il est infaillible, il est faillible, et s'il est faillible, infaillible.

– Oui, mais sérieusement ? Que se passerait-il ?

– Dieu nous en garde : un schisme. Les uns diraient que le pape s'est mis en contradiction avec

lui-même, que, par conséquent, sa déclaration ne compte pas, et qu'il est toujours infaillible ; les autres, qu'étant infaillible, il ne peut se tromper en se déclarant faillible et que, par conséquent, il faut l'en croire. On aurait alors des papes et des antipapes : ce ne serait pas nouveau, et cela finirait par se résorber, comme c'est déjà arrivé.

Ilia avança la main vers le verre de cristal gravé où miroitait le madère couleur de rouille, mais ce que dit alors le pape arrêta son mouvement :

– Bon, si je comprends bien, nous avons fait le tour de nos différences telles que vous les voyez. Et nos ressemblances, Père ?

– Ce ne sont pas des ressemblances, Père, ce sont des identités. Nous croyons en un Dieu trinitaire et créateur qui s'est fait homme une fois dans l'Histoire, sous un certain Ponce Pilate, pour sauver sa propre créature. Nous croyons qu'il a été crucifié, qu'il est ressuscité, qu'il nous a légué une Église indivisible que nous nous flattons d'avoir divisée, mais c'est là où nous trompons : nous avons peut-être partagé ses vêtements, mais nous n'avons pas déchiré sa tunique ; nous l'avons simplement tirée au sort, et on ne sait pas qui a gagné. Nous croyons que l'humanité a produit la Mère de Dieu, avec ou sans Immaculée Conception. Nous croyons en l'amour de Dieu et du prochain comme en des amours équivalentes. Nous croyons que le Fils de Dieu est présent parmi nous, entre autres sous la forme du pain et du vin consacrés. Avec tout cela, notre croyance n'est vraiment ni une philosophie ni une règle de vie : nous aimons une Personne, la même.

– Et nous ne communions pas au même calice ?

– Le père Boulgakov pensait que cette séparation était la plus grande catastrophe jamais arrivée à l'humanité.

Les deux prêtres du Christ se regardèrent.

Le pape, qui avait peu songé à cette catastrophe, qu'il avait toujours perçue comme le « schisme d'Orient », hocha la tête.

– Vous devez en souffrir plus que nous, parce que vous êtes moins nombreux. Que, d'une certaine manière, vous vous êtes mis à l'écart de l'Histoire...

– Vous croyez vraiment que c'est nous qui... ?

– Pardon pour cette maladresse d'expression. Nous devrions montrer pour vous plus de compréhension que nous ne le faisons. Ce sont les circonstances historiques qui... il ne faut jamais sous-estimer les circonstances historiques, ni surestimer la mauvaise volonté des hommes.

Ilia ne répliqua pas. Il voyait les choses autrement. Pour lui, c'était Rome qui, en essayant de s'arroger un pouvoir absolu et paternel sur toutes les Églises, alors qu'elle n'aurait dû exercer sur elles que l'autorité morale d'un grand frère, avait émigré en dehors de la vérité apostolique. Mais à quoi bon le dire ? Il n'était pas venu pour cela.

– Nous avons encore bien d'autres ressemblances, Père. Par exemple, dans l'erreur et dans le péché. Les uns et les autres, nous avons cru tout savoir mieux que tout le monde. Nous avons converti par le fer et par le feu. Nous avons offensé les païens et

<sup>7</sup> Mt XVI, 19 ; XVIII, 18.

humilié les juifs. Lui nous avait dit qu'on nous reconnaîtrait à l'amour que nous nous porterions, nous nous sommes détestés et entretués. Constantinople a enfanté l'iconoclasme, Rome le protestantisme. Vous avez eu les guerres de religion, nous avons persécuté nos Vieux-croyants. Nous nous sommes tous contredits sur les fins dernières, nous n'avons pas résolu le problème du mal, nous avons fait de la morale une fin, alors qu'elle n'est qu'un moyen, et pas toujours sûr. Nous n'avons jamais su ce qu'il fallait faire de l'instinct guerrier tantôt nous le condamnons, tantôt nous l'exaltons...

Le pape semblait ravi:

– Et chair donc! Comme nous nous sommes embrouillés dans les questions de la chair. Nous prêchons la transmission du péché originel par la voie sexuelle, et nous prônons la sainteté du mariage. Pas mal, hein? Sans compter la fornication, dont nous avons fait le plus grand péché, alors que c'en est peut-être le moindre, parce qu'il est lié à notre fragilité, pas à notre *hubris*. C'est comme si nous faisons exprès d'oublier la femme adultère et les pécheresses de l'Évangile.

– Théoriquement, elles cessaient de pécher aussitôt converties.

– Oh! vous en êtes sûr?

Et les fossettes d'indulgence et d'humour palpitèrent aux coins de la bouche du pape. D'un ton plus grave:

– Vous m'avez dit que vous étiez venu me parler de Marie?

Ilia se demanda si le moment était venu d'aborder le troisième point, la vraie raison secrète de sa visite. Il faillit prendre une gorgée de madère pour s'accorder une plus longue pause, mais son heure, il faut croire, n'était pas encore venue. Il se gratta simplement le nez

– Oui, fit-il, oui.

Et, après un temps, la tête penchée de côté:

– Père, je ne suis pas par où commencer...

Le pape le regardait, essayait du darder sur lui, avec le sourire et les yeux, sa sympathie et sa compréhension. Il commençait à se reconnaître un peu en cet homme, dans les deux sens de ce terme, donc à l'aimer.

Enfin, Ilia rassembla ses moyens.

– Père, l'année dernière, vous vous êtes rendu à Fatima.

«Pour des raisons que je ne connais pas, mais que je devine, vous n'avez pas voulu organiser votre voyage par l'entremise du Vatican. Vous avez choisi de participer à un pèlerinage organisé par votre confesseur. Vous avez manqué l'avion et vous êtes arrivé à Fatima juste à temps pour la célébration solennelle du 10 juillet. Durant la cérémonie, vous avez prononcé une homélie. Bien dans votre manière, vous avez raconté une blague: c'est saint Pierre qui a perdu la clef du Paradis et une vieille femme ouvre la porte avec la petite croix de son chapelet. Vous avez aussi rappelé la demande de la Mère de Dieu: le pape doit lui consacrer la Russie. Vous avez ensuite eu un entretien de deux heures seul à seule avec sœur Lucia. Vous en êtes ressorti pâle. Vous n'avez jamais raconté cet entretien, mais vous avez eu à ce sujet une phrase révélatrice: «Elle est radicale comme le sont les saints: *ou tudo ou nada*, si l'on veut être à Dieu sérieusement.» Et tout récemment, on m'assure que vous avez dit: «Si je vis, je retournerai à Fatima...»

– Vous êtes bien renseigné.

– C'est un de mes deux métiers. Vous retourneriez à Fatima, avez-vous dit, pour y opérer les consécractions demandées par «la Sainte Vierge, selon les indications que celle-ci a données à sœur Lucia». «Selon les indications de la Vierge», cela veut dire sans tricher sur les termes (pardonnez la vigueur du mot), comme on l'a fait jusqu'à maintenant. Lorsque j'ai appris que vous aviez utilisé cette expression, Père, mon cœur a tressailli.

– D'accord, d'accord, dit le pape avec un léger regain de sécheresse: il n'aimait guère qu'on eût l'air de lui indiquer ce qu'il avait à faire. Ce n'est pas si simple, vous savez. Les indications de la Madone mentionnent son Cœur. Je ne sache pas que les orthodoxes connaissent le culte du Cœur de Marie, pas plus que celui de Notre-Seigneur. Ils pourraient être blessés de ce qu'ils prendraient pour de la désinvolture. Sans compter que l'État soviétique serait capable de prendre ombrage de la chose, ce qui risquerait de mal tourner là-bas pour les chrétiens...

Ilia ne l'écoutait pas. Il entendait à nouveau les cloches de Fatima lui parler dans la nuit.

– Père, interrompit-il, connaissez-vous le troisième secret?

[...]

## Jean XII, 23-26

Laurence BERLOT  
Pasteure de l'ERF à Beauvais

Ce texte de Jean a été choisi par l'équipe polonaise pour entourer ce thème de la victoire sur la mort.

Ce passage arrive juste après que Jésus soit entré triomphalement à Jérusalem. Quelques Grecs sympathisants du judaïsme désirent voir Jésus. Et quand les disciples viennent le lui dire, Jésus parle de sa propre mort. Il utilise l'image du grain qui tombe en terre.

En effet, il faut expliquer aux disciples que sa mort sur la croix ne va rien changer à son identité. En effet, le Messie tel qu'il était attendu ne devait pas mourir. Ce que va vivre Jésus, personne ne pouvait s'y attendre.

En mourant comme tous les hommes et les femmes vivant sur la terre, Jésus dépasse l'alliance avec le peuple d'Israël pour faire une alliance avec toute l'humanité.

Mais cela n'empêche pas Jésus de confesser son émotion devant l'épreuve qui l'attend, quelques versets plus loin : maintenant mon âme est troublée et que dirai-je ? Père sauve-moi de cette heure ? Mais c'est précisément pour cette heure que je suis venu ! »

Jésus se lie avec la souffrance humaine et la mort pour en libérer l'humain.

La mort est nécessaire pour qu'advienne la résurrection.

« Si le grain de blé ne meurt pas, il reste seul. Si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance. » L'image de la résurrection est évoquée ici par « porter du fruit en abondance ». Comment pouvons-nous le comprendre ?

Comment comprenons-nous les fruits de la résurrection ?

La résurrection signifie que Jésus est vivant. Et qu'il est présent par l'Esprit Saint. Les fruits de la résurrection peuvent être mis en lien avec les fruits du Saint Esprit.

Un des fruits fondamentaux que je vois, ce sont les innombrables églises chrétiennes qui ont été dressées à la surface de la terre. Dans tous les continents, dans presque tous les pays du monde, dans l'universalité de l'humanité, indépendamment des frontières que mettent les humains. Le nombre de chrétiens continue à croître, proportionnellement avec le nombre d'habitants sur la terre.

Après avoir pris cette image de la graine, Jésus continue avec un verset radical et difficile à comprendre : « celui qui aime sa vie la perd, et celui qui cesse de s'y attacher en ce monde ma gardera pour la vie éternelle ». Devons-nous vraiment haïr notre vie comme le dit le texte grec ? L'amour de soi dans ce monde-ci pose problème. Et le mot « vie » n'est pas le même quand on parle de la vie humaine, ou de la vie éternelle. Je comprends ce verset comme la différence radicale entre le monde terrestre, et le Royaume de Dieu.

Il paraît évident que les puissances déployées dans le monde n'entrent pas dans la catégorie des fruits de l'esprit de Dieu. Nous sommes en lutte, continuellement. Mais nous pouvons lutter, justement, parce que nous connaissons cette libération apportée par la victoire de Jésus sur la mort. Nous luttons contre les forces du mal qui peuvent se cacher aussi au fond de nous-mêmes.

Nous pouvons prendre du recul sur nos choix, sur notre désir de plaire, et d'être aimé. Nous pouvons

nous remettre en question.

Ceci dit, la vie donnée par Dieu, nous pouvons l'aimer. Nous avons même le devoir de nous aimer suffisamment pour aimer notre prochain.

J'aime une expression qui parle de la « dé préoccupation » de soi. Être dé préoccupé de sa propre personne, permet en fait de se préoccuper de celle de Jésus Christ. De ce fait, on peut le servir. C'est ainsi que s'enchaînent les versets suivants.

Servir le Christ, se mettre à sa suite, parce qu'il a besoin de nous. Il n'a que nos mains, il n'a que nos pieds, comme le dit une liturgie de chez nous.

« là où je suis, là aussi sera mon serviteur ».

Jésus nous guide, il nous montre le chemin, il nous aide à discerner là où il a besoin de nous. Même si ça n'est pas toujours facile ! Parce que nous aussi sommes appelés à traverser l'épreuve, comme la graine qui se transforme dans la terre pour porter du fruit.

Si nous sommes ses serviteurs et que nous sommes avec lui, alors nous voyons avec ses yeux, nous comprenons avec son esprit, nous souffrons des injustices que nous voyons.

Mais ensuite, nous voulons agir. Et nous n'attendons pas toujours que le Seigneur nous guide, car nous sommes impatients de bien faire, nous sommes des affamés de justice, de douceur, de miséricorde, et de paix.

Servir le Christ, ce n'est pas servir une idéologie, mais des personnes. C'est apprendre que l'amour a une puissance inégalée, car il transcende toutes les exclusions que l'être humain impose à d'autres. C'est un discernement délicat pour savoir jusqu'où accepter l'injustice, et à partir de quand agir, parler, se manifester pour dénoncer.

Servir le Christ, c'est de tenir humble devant lui et devant tous ceux que je rencontre. Mais c'est aussi savoir qu'on est participant à cette gloire de la résurrection.

C'est en même temps accepter notre fragilité et notre impuissance humaine devant beaucoup de situations. Mais c'est aussi s'appuyer sur la puissance de l'Esprit qui a ressuscité Jésus, cet Esprit qui fait advenir ce que je ne sais pas, ce que je n'attends pas, ce que je ne comprends pas, mais ce que j'espère.

Servir le Christ c'est garder les yeux sur lui, pour ne pas perdre de vue l'essentiel. Un essentiel qui me transforme.

Amen

## 1 Corinthiens XV, 51-58

*Père Nicolas  
Église Orthodoxe*

L'apôtre Paul affirme que « tous nous serons transformés ». Certains de leur vivant même, sans connaître la mort. Saint Paul parle ici de la seconde venue du Christ, celle où il paraîtra en gloire pour juger les vivants et les morts. Mais dans l'Évangile, le

Christ n'affirme-t-il pas : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. » ? (Jean 5, 24) ou encore « Laisse les morts enterrer leurs

morts » (Luc 9, 60) ? On peut donc vivre sur cette terre comme un mort, avant même d'être enterré, mais on peut aussi y vivre comme si on était déjà entré dans la vie éternelle. Chrétiens, nous avons cru à cette seconde possibilité et nous avons manifesté notre choix en premier lieu par le baptême. Lors de notre baptême nous avons confessé que par notre triple immersion dans l'eau, nous mourons avec le Christ pour ressusciter avec Lui. Mais cela est-il suffisant ? Notre foi en la résurrection du Christ est-elle suffisante pour nous faire entrer dans la vie éternelle, pour ainsi dire, presque malgré nous ? Le Christ ne nous met-il pas en garde quand Il dit : « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux ; mais [seulement] celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux ». Cette transformation, dont parle l'apôtre Paul, doit-elle se faire en nous sans que nous ayons à y participer ? Si l'entière initiative est du côté de Dieu, pourquoi ne nous a-t-il pas créés d'emblée « transformés » ? Qu'en est-il de notre liberté, de notre libre arbitre ?

Par amour, Dieu nous a créés pour que nous devenions nous aussi des dieux par participation à la nature divine, comme le dit Saint Pierre. Nous sommes créés à Son image et à Sa ressemblance, nous dit le récit de la Genèse. Ce qui est « à l'image » ce sont l'incorruptibilité, l'immortalité, l'invisibilité, et ces figures du divin sont donnés à notre âme. Tandis que ce qui est « à la ressemblance » ce sont l'impassibilité, la douceur, la miséricorde et le reste de ce à quoi on reconnaît la bonté de Dieu. Ils sont donnés à notre libre choix, ils sont à notre disposition, pour voir si nous nous établissons dans la ressemblance avec Lui. Au paradis, ce libre choix était éclairé par la lumière divine, s'exerçait dans la familiarité avec Dieu. Adam savait, sans doute ni erreur, ce qui était bon puisqu'il a su nommer les animaux et reconnaître Ève « chair de ma chair, os de mes os ». La grâce créée de Dieu, cette lumière divine lui donnait le discernement. Lui « donnait », mais ne le lui imposait rien et ne le contraignait pas. Cette liberté laissée à l'homme permit au serpent de le tromper. Ainsi trompé, parce qu'il avait cru qu'il pourrait être dieu sans Dieu, c'est-à-dire sans cette grâce créée qui le guidait, il désobéit au commandement de Dieu. Il perdit alors et la lumière divine et le discernement. L'homme est depuis contraint de choisir par lui-même, usant de son libre arbitre, entre plusieurs possibilités, ce qu'il croit être le bien. Du discernement au libre arbitre, la différence est la même qu'entre celui qui connaît son chemin et celui qui est perdu : celui qui sait où il va connaît immanquablement les bons embranchements tandis que l'autre est laissé à ses propres conjectures et est contraint de demander son chemin. L'homme déchu est donc sans cesse trompé, d'une part par ses passions et ses faiblesses et d'autre part par les démons qui les attisent. Si la Loi a été donnée à Moïse c'est pour établir une distinction entre le bien et le mal qui elle-même était perdue. C'est pour cela que l'apôtre Paul rappelle qu' : « Avant

que Dieu n'ait révélé la loi à Moïse, le péché existait déjà dans le monde, mais, comme il n'y avait pas encore de loi, Dieu ne tenait pas compte du péché. » (Rm 5, 13) Il ajoute : « la puissance du péché c'est la loi », car l'homme par lui-même est incapable d'accomplir la loi. En effet, la racine du péché c'est la pensée qui entre dans le cœur de l'homme et seul le discernement guidé par la grâce peut l'y débusquer. C'est uniquement par l'incarnation du Christ, seul sans péché, Sa mort volontaire, Sa résurrection et Sa glorieuse ascension à la droite du Père que notre nature a été rétablie dans la parfaite communion avec la grâce créée de Dieu, et cela de manière définitive.

L'homme a été sauvé par Dieu seul, mais non pas malgré lui. Il s'est trouvé dans chaque génération des hommes pour espérer ce salut et faire alliance avec Dieu, en commençant par Abraham, Isaac et Jacob, puis parmi leurs descendants et pour terminer la toujours Vierge Marie, la Mère de Dieu, qui a répondu à l'archange Gabriel : « je suis la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole ». C'est cette coopération constante avec Dieu à laquelle chaque chrétien est appelé, cette synergie qui est l'association prolifique de la grâce aimante et divine avec la volonté docile et confiante de l'homme, que l'apôtre Paul appelle « les progrès dans l'œuvre du Seigneur ». Elle est offerte librement à tous, la Mère de Dieu l'a accomplie dans sa perfection, elle qui « méditait cela en son cœur ». En montrant en elle le signe visible de l'incarnation du Christ dans la nature humaine, elle montre aussi que cette incarnation est possible en chacun de nous, pourvu que nous Lui en offrons la possibilité. C'est précisément dans un cœur purifié par le Saint-Esprit et le labeur de l'homme que le Christ promet de venir s'établir avec Son Père : « heureux les cœurs purs car ils verront Dieu ». Alors, comme le rapportent ceux qui sont parvenus à cette perfection, l'âme devient tout entière œil et elle est comme chevauchée par le Christ. La lumière divine et le discernement éclairent de nouveau celui qui avait été dans les ténèbres. Et l'homme renouvelé n'a plus à choisir entre une multitude de possibles auxquels il ne comprend rien, mais il est devenu dieu par la grâce, son amour est devenu créatif et vivifiant à la ressemblance de celui de Dieu.

C'est donc à l'image et à la ressemblance du Christ Lui-même que nous avons été créés. C'est dans notre volonté de lui ressembler, en prenant notre croix et en Le suivant, que l'Esprit Saint peut nous refaçonner. Nous devrions renoncer à choisir par nous-mêmes, parce que nos choix sont empiriques, ou plutôt choisir une fois pour toutes de faire la volonté du Père, voire plus humblement encore, de prier pour que Sa volonté soit faite sur la terre, c'est à dire en moi, comme au ciel. C'est en exprimant notre désir, notre soif de Lui, indépendamment de nos succès ou de nos échecs, qu'invisiblement nous sommes soignés, guéris et restaurés petit à petit dans notre pureté initiale (comme celle des petits enfants), tout en nous

considérant misérables et pécheurs. Car plus nos yeux s'habituent à la lumière divine qui éclaire, d'abord timidement, notre âme, plus nous prenons conscience de l'immensité qui nous sépare de Dieu. Et c'est volontairement, par la prière, par le repentir, la confession et la communion, que nous pouvons désigner à Dieu les parties malades de notre âme que nous voulons qu'Il guérisse. Il faudra parfois insister longtemps pour qu'Il nous exhause, parfois jusqu'aux limites du désespoir. « Le sacrifice qui convient à Dieu, c'est un esprit brisé ; un cœur broyé et humilié, Dieu ne le méprise point. » Il attendra que ayons montré une sincère volonté, un sincère renoncement à nous-mêmes pour nous transformer. Nous devons admettre, jusque dans l'épreuve, « qu'à l'homme c'est impossible, mais qu'à Dieu tout est possible ». Nous ne pouvons nous transformer par nos propres forces, mais si nous ne montrons pas sans relâche, par nos prières et nos tentatives infructueuses, ce que nous voulons de Lui, Il ne fera rien malgré nous. Dieu nous aime au point de nous laisser libre de devenir ce que nous voulons, ne dit-Il pas « vous êtes des dieux » ? Il prend ainsi le risque de ne pas être aimé en retour et que nous lui devenions étrangers. Ne répète-t-Il pas aux uns « Va, qu'il soit fait selon ta foi » et ne dira-t-Il pas à d'autres « En vérité, je ne vous connais pas » ? Tout ce qui est dans notre âme et que nous Lui désignons comme nous étant étranger, ce dont nous ne voulons plus parce

que cela nous empêche de Lui ressembler, Dieu nous l'enlèvera (en ce monde ou dans l'autre), mais tout le reste passera l'épreuve du feu éternel : si cela brûle déjà de la flamme de l'Esprit Saint comme les talents fructifiés, nous le garderons ; sinon comme le talent unique, cela nous sera retiré ainsi que ce que nous imaginions être les fruits de ce talent. Ce qu'apportera la résurrection c'est la fin des épreuves et la stabilité de ce que nous serons devenus. Et plus encore, parce que Dieu ne nous montre pas toute la grâce et tous les fruits que nous amassons avec Lui. Ce qui était corruptible en nous – le mal – disparaîtra définitivement et nous ressusciterons incorruptibles, ce qui était mortel en nous – ce qui n'était pas en communion avec Dieu – le deviendra, et ainsi Il deviendra « tout en tous ».

Le Christ est, Lui Seul, principe de l'unité des Chrétiens : « Je vis en eux, tu vis en moi ; c'est ainsi qu'ils pourront être parfaitement un, afin que le monde reconnaisse que tu m'as envoyé et que tu les aimes comme tu m'aimes. » (Jean 17, 23) Et c'est uniquement par l'acquisition de l'Esprit Saint, comme le dirait Saint Séraphim de Sarov, c'est-à-dire par nos efforts et notre volonté de ressembler au Christ, pour incarner Son amour qui est don de soi, que la grâce, les énergies divines, nous pénètrent et nous rénovent et que nous pourrions manifester à tous cette unité. Amen.



*Mention légale : ce bulletin est une revue d'information au service de la communauté orthodoxe de Compiègne. Les opinions exprimées dans ces articles n'engagent que leurs auteurs et en aucun cas la rédaction.*